

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Turin - Oratoire de S. François de Sales

SOMMAIRE: Marie Auxiliatrice — Le mois de Marie dans le Sanctuaire du Valdocco — Le Manuel des Coopérateurs — Dom Bosco et le Patronage — Nouvelles des Missions de Dom Bosco: *Patagonie Méridionale, Terre de Feu, Macao* (Chine), *Tandjore* (Indes Anglaises) — Bibliographie — Grâces et faveurs obtenues par l'entremise de Notre Dame Auxiliatrice — Page à relire: *La figure de Jeanne d'Arc* — Chronique Salésienne: *Ile de Guernesey* (Angleterre), *Maltebrugge-lès-Gand* (Belgique), *Milan* (Italie), *Vitoria* (Espagne), *Mexico, Puebla, Morella, Guadalajara* (Mexique), *Lima* (Pérou) — Variétés: *Comment ont été bâties nos églises* — Vie de Monseigneur Lasagna — Coopérateurs défunts.

Marie Auxiliatrice



LE PEUPLE aimait à appeler et appelle encore **Madone de Dom Bosco** le Sanctuaire du Valdocco placé sous le vocable de Marie Auxiliatrice.

Comme ce mot est profondément juste! Dom Bosco, dans l'humilité et la tendresse de sa confiance en la Très Sainte Vierge, n'eut jamais la pensée de l'invoquer sous un autre titre que celui de Marie Auxiliatrice; et en public jamais il ne donna à entendre qu'il fut l'instrument dont la Madone voulait se servir pour édifier un nouveau sanctuaire, source de grâces et de bénédictions. Mais le

peuple, avec le sens chrétien qui ne le trompe pas, devina le mystère dès le commencement. Et sur ses lèvres, le nom de Marie Auxiliatrice et celui de D. Bosco se trouvèrent unis comme une seule et même chose.

Rien n'est plus vrai. La vie de Dom Bosco n'est pas explicable sans l'intervention et l'assistance continuelle de la T. S. Vierge sous le vocable d'Auxiliatrice. Il le dit lui-même: « Sans Elle je ne serais rien; c'est Elle qui a tout fait! Oh! qu'elle est bonne, la Madone! »

Nous voyons en effet que toutes les œuvres accomplies par D. Bosco, au cours d'une longue vie, portent toutes, avec ce qu'elles ont de merveilleux et

de grand, le sceau de la bonté de la Reine du Ciel. Examinez les temps où ces œuvres se sont opérées, les conditions de l'homme qui les faisait, et vous en conviendrez bien vite. Dès les débuts de sa mission, les difficultés, les obstacles, les tracasseries de tout genre, venant de toutes sortes de personnes, s'élèvent, se succèdent et se multiplient. C'est à abattre pour jamais le courage le plus résolu. Dom Bosco, toujours calme, va, répétant à ceux qui craignent : « Soyez tranquilles ; tout cela passera. » Et tout cela passait, et les armes de ses adversaires, émoussées dans la lutte, venaient tomber à ses pieds.

Il n'a pas de maison à lui, nulle ressource. Et il à commence recueillir et à élever des enfants abandonnés qu'il prend à sa charge, Au premier il en ajoute dix, cinquante, trois cent, six cent, puis mille, à Turin seulement. Bientôt il étend ses Maisons en Italie, les implante en France où hélas ! la rage des sectaires a réussi à les fermer pour un temps, il en dote l'Espagne ; il s'établit en Angleterre, en Autriche etc. ; il franchit l'Océan et va planter ses tentes aux extrêmes confins de la terre. — Mais, disait-on au commencement, D. Bosco est un insensé, il tente une entreprise qui ne peut réussir. Et l'entreprise réussit.

Les embarras financiers sont parfois cruels et les dettes augmentent effroyablement. Et quand on ne sait plus de quel côté se retourner, voilà que des largesses inattendues viennent, à point nommé, et souvent à un centime près, combler le déficit. Combien de fois Dom Bosco s'écria : « Voilà bien quarante

ans que nous avons commencé, et pas un seul jour nos enfants et nous n'avons manqué de pain ! »

La mauvaise presse triomphait ; elle était si audacieuse que les bons n'osaient plus descendre dans l'arène. Dom Bosco fonde les *Lectures Catholiques*, et durant les dix premières années, il prépare lui-même le numéro qui paraît chaque mois.

Il est seul et il a besoin d'auxiliaires. C'est à un moment où de tous côtés l'on supprime les Ordres religieux et il semble que c'est folie de vouloir chercher à fonder une Société ou Congrégation. Les meilleurs théologiens l'en dissuadent ; ses amis se mettent contre lui et l'abandonnent. Qu'importe. Il doit créer ses auxiliaires et il les crée ; ils grandissent, nourris, instruits, élevés par lui, et, grâce à eux, l'existence de ses fondations est assurée. En peu de temps la Pieuse Société Salésienne, consacrée à l'éducation de la jeunesse pauvre et abandonnée, est approuvée par l'immortel Pie IX et reçoit du très sage Léon XIII sa dernière consécration. Aucune Société religieuse de l'Église n'a eu des commencements aussi singuliers que celle de D. Bosco !

Voulez-vous encore contempler du merveilleux ? D. Bosco devait élever à Turin une église en l'honneur de Marie Auxiliatrice. C'était là depuis le premier instant de son œuvre, le rêve de sa piété. En 1864, il entreprit l'édification de ce monument à la gloire de Marie. Le jour où l'on se mit à creuser les fondations, la somme de *huit sous* constituait toute la fortune de

la maison. Or le devis était de plus de 500,000 francs. Où trouver tout cet argent? — À l'œuvre, commanda Dom Bosco. — Et l'Église ne tarda pas à élancer vers le ciel ses tours et sa splendide coupole. Les grâces que la T. S. Vierge accordait aux fidèles en retour de leurs offrandes, devenaient de plus en plus nombreuses. Chaque brique, chaque pierre disait que les merveilles s'ajoutaient aux merveilles; et quand l'église fut achevée, toutes les dépenses étaient soldées.

« Vous verrez, avait-il dit à ses enfants en 1875, vous verrez l'an prochain plusieurs événements singuliers dont l'écho résonnera sur tous les points de la terre. » Et l'année suivante il fondait la Pieuse Union des Coopérateurs salésiens, et il eut en eux non seulement des bienfaiteurs, mais des amis vrais qui furent et sont pour ses Œuvres des soutiens admirablement dévoués. Toujours en 1876, pour venir au secours de nombreux diocèses où la pénurie de vocations se faisait douloureusement sentir, il établit, en dépit d'oppositions nombreuses, l'Œuvre des Fils de Marie, ayant pour but de former les adultes qui se sentent appelés à l'état ecclésiastique. Et des centaines et des centaines de prêtres formés dans ces conditions, travaillent maintenant dans l'Église de Dieu.

Ne voulant pas trop nous étendre, nous ne ferons que mémoire de l'admirable Institut des Filles de Marie Auxiliatrice, qui se consacrent à l'éducation des petites filles. Ce n'est pas le lieu, ici, de dire les progrès de la bonne nouvelle aux régions lointaines de

la Patagonie comme dans tant d'autres Missions dispersées sur tout le globe. Comme le bon Père doit être heureux dans le Ciel, lui qui le désirait tant, de voir ses fils prendre possession de la Chine et des Indes! Comme il doit redire en la contemplant face à face: « Oh! qu'elle est bonne la Madone! » Car, ne l'oublions pas, l'homme, D. Bosco, n'est rien; la Ste Vierge est tout et a tout fait.

Le temps n'est pas venu encore de parler de toutes les œuvres accomplies par lui, procédant de son activité surnaturelle, ni de celles dont ses fils ont été et sont les ouvriers, et qui lui ont été montrées dans le lointain des temps. Toute notre pensée là-dessus tient dans un mot bien court. Toutes les fois que D. Bosco mettait la main à des entreprises nouvelles, il parlait comme s'il eut vu clairement, pour chacune d'elles, les diverses phases de réussite ou d'insuccès par où elles devaient passer, et il attendait comme un capitaine de navire qui navigue dans des parages connus; il connaissait les courants, les récifs, et dès avant de quitter le port, il connaissait la route qu'il devait parcourir. Oh! qu'elle est bonne, la Madone!

Du plus profond de notre cœur, bien chers Coopérateurs et Coopératrices, chantons-lui donc, nous aussi, notre action de grâces. Dom Bosco ne pensait qu'à dire merci à Marie Auxiliatrice quand il appelait de tous ses vœux l'érection d'une église en l'honneur de sa Mère du Ciel. L'amour qu'on doit avoir pour Elle était le thème ordinaire des prédications de notre bien-aimé Père, et il assurait qu'Elle couvrirait de sa puissante protection ses vrais ser-

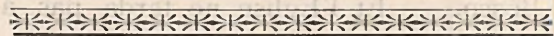
viteurs. Au nom de Marie, et grâce à son maternel appui, il réalisa les merveilles qui ont porté son nom au loin. Mais encore une fois ce ne furent pas les ardeurs de son zèle qui le rendirent grand : ce fut le main de Marie elle-même qui préparait les moindres événements, ce fut la voix de Marie qui daignait, pour ainsi dire, répéter, comme un écho, le nom de son fidèle et dévoué serviteur.

L'église de Marie Auxiliatrice fut le principe et la fin de toutes les entreprises qui lui avaient été indiquées, et le moyen qui lui permit de les accomplir. Et ce n'est pas pour D. Bosco seul, mais aussi pour le bien des chrétiens que la Très Sainte Vierge révéla au monde une nouvelle source de grâces abondantes. Nous en avons des preuves certaines dans les bénédictions, les soulagements, les consolations, les faveurs, et, disons-le, dans les miracles extraordinaires que l'on a obtenus et que l'on obtient sans cesse en invoquant Marie sous le beau vocable d'Auxiliatrice, en recourant à Elle dans son Sanctuaire de Turin.

Oh ! qu'elle est bonne la Madone ! Recourons donc à Elle avec une confiance toute filiale, célébrons son mois, la neuvaine préparatoire à sa fête, la solennité du 24 mai avec un véritable élan d'amour. Marie Auxiliatrice qui désire si vivement nous aider dans toutes les démarches de notre vie, saura donner satisfaction à nos désirs, pourvu qu'ils soient selon Dieu.

Que nos chers Coopérateurs et Coopératrices en particulier le sachent bien ; ils ont un droit spécial à la protection de la Mère toute bonne des Salésiens. Marie Auxiliatrice n'oubliera ni le zèle ni les

sacrifices de ceux qui furent et sont toujours les soutiens de son œuvre, l'Œuvre de son fidèle serviteur Dom Bosco.



Nous faisons connaître ici l'horaire des différents exercices de piété qui auront lieu dans le Sanctuaire de Turin tous les jours du mois de Marie, pendant la neuvaine et en la solennité même de Marie Auxiliatrice ; de la sorte les lecteurs du " Bulletin Salésien ", pourront s'associer à ces prières et à ces cérémonies, en quelque lieu qu'ils se trouvent.

Nous avertissons tout d'abord nos chers Coopérateurs et nos zélées Coopératrices que le mois de Marie s'est, comme de coutume, ouvert le 23 avril pour se clôturer au 24 de ce mois. Cette année, la fête de l'Ascension qui prime toute autre solennité tombant ce jour-là même, cette heureuse coïncidence nous est un sûr garant de l'affluence des pèlerins qui viendront prier notre bonne Mère et implorer ses faveurs.

Tous les jours, depuis 4 h. $\frac{1}{2}$ jusqu'à 11 h. $\frac{1}{2}$, des messes se célèbrent toutes les demi heures à l'autel de la Madone.

À 5 h. $\frac{1}{2}$, messes des apprentis ; à 7 h. $\frac{1}{4}$, celle des étudiants, et tous, tant dans leurs prières en commun que dans de nombreuses communions souvent générales, prient pour les bienfaiteurs de l'Œuvre, et pour ceux ou celles qui ont fait quelque spéciale recommandation, laquelle, nous les rappelons, est la veille, tout particulièrement indiquée aux enfants.

Le 15, Commencement de la Neuvaine préparatoire.

Le 17, Anniversaire du Couronnement de l'Image bénie de Marie Auxiliatrice.

Le 23, veille de la fête, Conférence aux Coopérateurs Salésiens — 1^{ères} vêpres Pontificales.

Le 24, 7 h. messe de communion célébrée par S. Ém le Cardinal Richelmy, archevêque de Turin — 10 h., Grand' messe pontificale — 6 h., Vêpres solennelles, Procession et Bénédiction du T.S. Sacrement.

Le 25, messe de Requiem pour les Membres défunts de l'Association de Marie Auxiliatrice et les bienfaiteurs du Sanctuaire.

Prions, invoquons, acclamons Marie Auxiliatrice, recourons à sa toute puissance et à sa bonté maternelle en toute simplicité et avec la plus entière confiance.

Le Manuel des Coopérateurs *

III.

Facilité et efficacité de la Coopération Salésienne pour le bien des âmes.

BIEN souvent, nous dit le pieux auteur du Manuel, les hommes hésitent devant une entreprise que l'amour-propre et une certaine apathie leur montrent comme impossible ou très difficile, et ils refusent de la mettre à exécution par peur d'une légère fatigue qu'ils devraient s'imposer et moyennant laquelle ils seraient assurés de réussir pour leur plus grand bien et celui du prochain. Que de chrétiens qui sont les victimes de cette erreur, vraiment suscitée par le démon, quand il s'agit de contribuer au salut des âmes! « Je ne suis pas un prêtre, disent-ils; je n'ai ni les aptitudes ni les qualités voulues pour ce genre d'apostolat; je ne possède aucune autorité; j'ai tant de devoirs de famille, d'occupations, d'affaires; je suis trop jeune; je suis continuellement souffrant. Ah! si j'avais de l'argent! je n'ai aucune influence; je ne puis pas agir comme je le voudrais. J'ai des Supérieurs qui ne manqueraient pas de me blâmer; je me trouve dans une région où il est difficile de faire du bien. Vous me demandez l'impossible; il faudrait pour cela être un saint.... etc. etc.!!! Ce sont là autant de prétextes que l'on invoque pour refuser son concours à la grande œuvre du salut des âmes.

Oui, nous le répétons, ce sont là de vains prétextes; ce ne sont pas des raisons dont on puisse faire cas. Et, de fait, ni Dieu ni la charité n'exigent de chacun qu'il participe aux mille moyens plus ingénieux les uns que les autres dont s'inspire le véritable zèle pour les âmes, mais ils demandent que tout chrétien fasse ce que lui permettent son âge, ses conditions physiques et morales, son instruction,

sa culture d'esprit, sa position sociale, son état de fortune. On ne lui demande que ce qu'il lui est facile d'accomplir, sans préjudice de ses autres devoirs ou obligations, sans nuire à personne, sans compromettre sa santé ou son honneur, en un mot sans aucun danger.

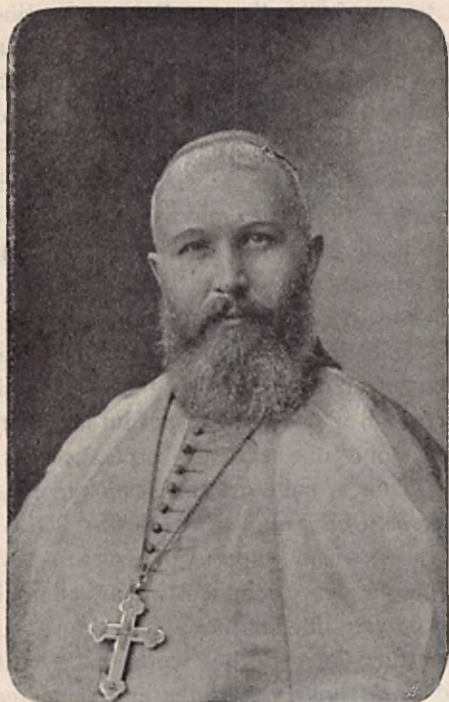
Cela dit, comment un Coopérateur salésien pourrait-il se refuser à prêter son précieux concours à une telle œuvre, alors que cela lui est facile de toutes manières, en donnant de sa personne ou de son argent, ou de son autorité ou de ses prières,

II. Saint Paul affirme qu'aucun homme ne se soumettrait à la dure fatigue de travailler la terre, s'il n'avait pas devant lui la certitude ou du moins une sérieuse espérance de recueillir dans la suite des fruits abondants. *Debet in spe, qui arat, arare* (I Cor, IX, 10). Vous aussi, bien chers Coopérateurs, vous avez besoin de ce stimulant pour poursuivre votre œuvre de sacrifice; oui, vous devez espérer que votre dévoué concours sera d'un grand profit pour vos frères en même temps que pour vous. Malheur à vous si vous veniez à vous décourager, à vous persuader que vous dépensez en vain votre argent, vos talents, votre dévouement, dans l'intérêt pour le prochain, car votre zèle s'affaiblirait, il perdrait toute énergie, tout enthousiasme, et vous finiriez par lâchement abandonner votre noble entreprise. C'est là malheureusement où aboutirait quiconque voudrait juger superficiellement l'œuvre et s'en faire une idée erronée. Afin d'éviter ce danger, pesez attentivement les considérations suivantes :

Malgré les efforts héroïques de tant d'éducateurs instruits et dévoués, le nombre des jeunes gens corrompus et méchants est immense; le fait n'est que trop certain. Mais ne faisons pas de confusion. D'un côté, la plupart de ces malheureux n'eurent d'éducation chrétienne ni dans leur famille ni à l'école; on peut dire au contraire qu'ils furent empoi-

* Voir Bulletin d'Avril 1906.

sonnés par l'instruction athée ou sceptique. Si, d'autre part nous sommes étonnés en même temps que réjouis d'en voir un grand nombre d'autres qui sont bons et vertueux, nous ne pouvons expliquer ce quasi-miracle que par la bonne éducation que nous leur avons donnée ou procurée. — Réfléchissez en outre que le



S. G. Mgr E. Vieira de Castro
Évêque de S. Thomas de Meliapor.

mal de sa nature est tapageur, tandis que le bien ne fait pas de bruit, et que là où deux ou trois libertins mènent grand vacarme par leur conduite et leurs propos, une centaine de bons accomplissent dans le silence et la modestie les actes les plus vertueux et les plus importants. — Pensez aussi que si quelques-uns de nos élèves viennent à manquer à leurs devoirs, leur méchanceté irait encore plus loin, s'ils ne se sentaient pas retenus par certain frein, le souvenir des bons principes qu'ils

ont reçus. — Souvent encore ces mêmes jeunes gens, une fois l'ardeur juvénile calmée, comprenant bien leurs devoirs d'homme, et alors abandonnant les vanités de la vie mondaine, reviennent aux pratiques chrétiennes, et cela grâce à leur ancienne bonne éducation. — Enfin notre amour-propre tiendrait à voir des miracles s'accomplir pour le peu que l'on fait; on se décourage si le résultat de nos sacrifices n'est pas rapide, splendide, et l'on abandonne volontiers l'œuvre. Mais, dites-le moi, faut-il supprimer l'art médical et renverser les hopitaux, parce que tous les malades ne guérissent pas et que l'on conduit encore tant de cadavres au cimetière ?

Ne savons-nous pas que notre divin Sauveur ne réussit pas à sauver toutes les âmes pour lesquelles il accomplit les prodiges les plus éclatants ? Et cependant ces défections ne diminuèrent pas son amour de plus en plus ardent jusqu'au sublime sacrifice du Calvaire ! De plus, si, comme le proclame S. Augustin, pour avoir sauvé une seule âme nous sommes assurés de notre salut, le Coopérateur ne peut pas se dire par là même amplement récompensé ?

Mais, pour nous résumer, ne trouvons-nous pas une preuve évidente de l'efficacité de notre œuvre d'éducation dans les encouragements que lui ont donné et lui donnent les Souverains-Pontifes, les Évêques, les prêtres et tant de bons catholiques, comme aussi dans l'antipathie, la haine, la guerre sourde et ouverte que lui ont faite et lui font les sectaires et les impies ? Ah ! si notre œuvre était inutile ou de peu d'intérêt, elle ne tiendrait pas tant à cœur aux bons, elle ne déplaîtrait pas tant aux mauvais.

Courage donc, bien chers Coopérateurs persévérez dans votre zèle généreux alors même que vous constateriez que tous n'y correspondent pas et travaillez toujours avec la plus grande confiance à la Coopération à l'Œuvre salésienne.



Dom Bosco et le Patronage

(Suite) (*)

XV.

Le dimanche d'un directeur de patronage.

Les dimanches de patronage commençaient dès la veille pour Dom Bosco. Il s'agissait d'entendre les confessions des écoliers qui arrivaient après la classe puis celles des apprentis et ouvriers qui se présentaient plus tard, lorsque leur journée était achevée. Ces confessions se prolongeaient fort avant dans la nuit, et, la veille des grandes fêtes, durant la nuit entière. D. Bosco était là, calme et recueilli, assis entre deux prie-Dieu, au milieu de ses enfants agenouillés et s'approchant à tour de rôle. Il arrivait parfois que la nature succombait, et l'on raconte qu'un soir D. Bosco s'endormit en confessant. Sa tête tomba sur le prie-Dieu où se trouvait la main de son pénitent, qui lui servait d'oreiller. Le bon prêtre resta longtemps ainsi, livré à un paisible sommeil, et le jeune homme pour ne pas le déranger, ne retira pas sa main. Pendant ce temps, les pénitents attendaient en paix, priant, lisant ou même dormant eux aussi. Quand D. Bosco s'éveilla, il était deux heures du matin. Immédiatement il se leva un peu confus, et pria les enfants d'aller se reposer et de revenir avant la messe.

Dans les premiers temps du patronage, Dom Bosco disait lui-même la messe à ses jeunes gens. Il était donc obligé de rester à jeun. Après avoir ouvert les portes de la maison et confié les jeux à des surveillants sérieux, il reprenait sa place au confessionnal où il demeurait jusqu'au moment de la messe, c'est-à-dire, vers 9 heures et quelquefois 9 et $\frac{1}{2}$. Plus tard, quand Dom Bosco eut des prêtres auxiliaires, les confessions se continuaient pendant la messe jusqu'au moment de la Communion.

Les exercices religieux commençaient le matin par l'office de la T. S. Vierge qui était psalmodié selon le rite piémontais. On disait ainsi Matines et Laudes. Avant la communion, les actes préparatoires se récitaient à haute voix, puis venait

la distribution de la communion. Alors on voyait ces jeunes gens pauvrement vêtus s'approcher de la sainte Table en longues files, les mains jointes, les yeux baissés, et s'agenouiller pour recevoir leur Dieu avec les sentiments de la plus profonde piété, puis revenir à leur place dans la même attitude, à la grande édification des assistants.

D. Bosco avait fait converger tous ses efforts vers la fréquentation des Sacrements ; aussi, dès les premiers temps de son séjour au Valdocco, il distribuait, tous les dimanches la sainte communion à environ deux cents jeunes gens. Une fois chaque mois, à l'occasion de l'exercice de la Bonne Mort, ce nombre était doublé, et la communion devenait presque générale aux grandes fêtes. Dom Bosco était, je le répète, à jeun, il avait travaillé toute la matinée, mais la joie, une joie toute céleste, inondait son cœur et il ne sentit pas la fatigue. — Après la messe avait lieu l'instruction que Dom Bosco continua de faire même quand il eut des collaborateurs. Elle roula d'abord sur l'histoire sainte, puis sur l'histoire ecclésiastique et la vie des papes.

D. Bosco narrait à ravir et tenait son auditoire sous le charme de sa parole. Il était surtout simple et clair. Pour s'assurer qu'il avait été compris, il posait des questions aux jeunes gens. C'est ainsi qu'un jour il faillit être mis dans l'embarras par une interrogation d'un de ses jeunes gens. Ce jour là, le ministre Ratazzi se trouvait à la chapelle ; D. Bosco racontait l'histoire du pape S. Clément que Trajan avait exilé en Crimée. C'était précisément pendant la guerre de Crimée. Après l'instruction un jeune homme se lève et dit : « Si Trajan a mal fait d'envoyer S. Clément en exil, notre gouvernement a également mal fait d'exiler Mgr Franzoni ». D. Bosco répondit que ce n'était pas le moment d'émettre un avis sur l'exil de l'archevêque, qu'il faisait l'histoire du premier siècle de l'Église et non celle du XIX.^e Cette réponse si prudente plut tellement à Ratazzi qu'il en félicita D. Bosco dans l'entrevue qu'il eut avec lui aussitôt après.

La sortie de la chapelle s'effectuait au chant d'un cantique, et c'est alors que pour les

(*) Voir Bulletin d'Avril 1906.

uns commençait la récréation pendant que les autres suivaient l'école dominicale. D. Bosco se trouvait au milieu de tout son monde et y restait jusqu'à midi. Il fit longtemps la classe lui-même et nous avons dit comment il prenait part aux récréations. Il mangeait à midi, recevait les personnes qui désiraient lui parler et à 1 h, ouvrait de nouveau la porte du patronage. Les jeux avaient été déjà concertés et disposés. Alors D. Bosco accueillait avec son affectueux sourire les patronnés qui en arrivant lui baisaient la main en même temps qu'il leur disait quelque parole bienveillante. On remarquait la bonté et la douceur avec laquelle D. Bosco traitait les jeunes gens ; il ne se fâchait jamais, punissait rarement, mais toujours d'une manière paternelle. Son affabilité lui ouvrait tous les cœurs.

D. Bosco était l'homme de Dieu, l'homme du recueillement. Constamment uni à Dieu Notre Seigneur, il le reproduisait dans tout son extérieur. Sa physionomie avait quelque chose d'aimable et de sympathique, son regard doux et limpide reflétait la pureté, l'amour, la sainteté, et l'on a souvent entendu les jeunes gens dire : « D. Bosco ressemble à Notre Seigneur ».

A 2 h. 1/2 la cloche annonçait la cessation des jeux, et l'on se rendait à la chapelle. On y récitait d'abord le chapelet, puis chacun prenait la place qui lui avait été assignée pour le catéchisme. D. Bosco se tenait ordinairement dans le chœur, se chargeant du groupe des plus instruits. Il engageait avec eux sur la leçon du jour un dialogue destiné à fortifier la foi et à susciter la flamme du zèle. Le catéchisme durait une demi-heure, puis venait l'homélie sur l'Évangile, faite par un prêtre auxiliaire, D. Borel, ou D. Vola ; mais parfois le prédicateur faisant défaut, D. Bosco devait le remplacer. La bénédiction du T. S. Sacrement terminait la cérémonie du soir.

On retournait ensuite en récréation. Cette récréation était moins longue en hiver, car les jeunes gens quittaient le patronage à la tombée de la nuit. Elle se passait comme celle du matin, et D. Bosco en était encore l'âme. Tantôt il organisait une course à laquelle lui-même prenait part et où il était presque toujours vainqueur ; tantôt il groupait autour de lui les plus âgés de ses jeunes gens et leur proposait des mots à expliquer, des problèmes à résoudre. Eux-mêmes le questionnaient sur l'histoire, les sciences, quelquefois même la théologie. Parfois il laissait la question sans réponse et promettait une récompense à

celui qui lui apporterait la solution le dimanche suivant. Et alors on voyait durant la semaine ces jeunes gens mettre à contribution les savants et les théologiens de Turin pour avoir la réponse sollicitée. L'ardeur des jeunes gens dans les recherches allait si loin que bien des ecclésiastiques se demandaient comment D. Bosco faisait pour susciter un tel enthousiasme. Mais le pieux directeur était heureux de voir ses enfants visiter les prêtres, de la fréquentation desquels ils ne pouvaient rapporter que de salutaires impressions.

Voici quelques unes des questions posées par D. Bosco, soit pendant la récréation, soit même du haut de la chaire. Il disait : Dimanche prochain je veux que vous me donniez les différents sens du mot enfer, en italien, *inferno* ? — ou bien : Quel est le sens primitif du mot : paradis ? — ou encore : Vous me direz pourquoi le S. Sacrement est appelé Eucharistie ? Un jour D. Bosco demanda quelle était l'étymologie du mot péché, *peccato* en italien. Personne n'avait apporté de réponse, malgré les nombreuses consultations cherchées pendant la semaine. Alors D. Bosco lut dans un dictionnaire d'étymologie : *Pecato* vient du latin *pecus*, *pecoris*, qui veut dire bétail, pour cette raison que ceux qui commettent le péché mettent de côté leur raison et se conduisent comme des bêtes. Ainsi l'édification allait de pair avec la récréation.

D. Bosco voulait également savoir si les jeunes ouvriers avaient de l'ouvrage, s'ils n'étaient pas en péril dans leurs ateliers. Il leur indiquait la manière de se conduire quand ils entendaient de mauvais discours. « Mes enfants, leur disait-il, prenez garde de perdre votre âme, et si votre salut est en danger dans un magasin ou un atelier fuyez sans plus tarder. Dieu ne vous laissera pas dans le besoin, car il a dit : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît ». La Sainte Vierge vous assistera également, et moi je vous aiderai de toutes mes forces à vous procurer du travail et du pain ».

Cependant la nuit approchait et le moment de quitter le patronage était venu. Déjà les étudiants étaient partis et D. Bosco restait avec les jeunes ouvriers et apprentis qu'ils fallait congédier à leur tour. Il était exténué, à bout de forces, et cependant ses jeunes amis le pressaient de les accompagner à quelque distance. « Mais je n'en puis plus, disait D. Bosco. — Faites au moins quelques pas avec nous ! » Et les instances

étaient si vives que le bon Père céda. Après avoir marché quelque peu, il s'arrêtait, pensant s'en retourner. « Encore, lui disaient les jeunes gens, venez jusqu'à ces arbres ». Et D. Bosco ne savait pas refuser. Alors les jeunes gens, au nombre de deux ou trois cents, faisaient cercle autour de lui et s'écriaient : « Racontez-nous une histoire ». D. Bosco répondait : « je le voudrais bien, mais je ne puis pas ; je suis vraiment trop fatigué. — Eh bien ! nous allons entonner un cantique ; pendant ce temps, vous vous reposerez, puis vous nous conterez une histoire. — Impossible, mes enfants. — Une toute petite ? »

Pendant ces débats la foule grossissait ; les passants s'arrêtaient, les soldats quittaient les buvettes et s'approchaient voulant entendre ce que dirait le prêtre. Les jeunes gens du patronage chantaient aussitôt quelques couplets d'un cantique à la Sainte Vierge, puis D. Bosco montait sur un tas de pierres ou de gravier et disait : « Puisque vous le désirez, je vais vous narrer une historiette, mais après cela, vous vous en irez chez vous ». L'histoire finie, il ajoutait : « Et maintenant, mes enfants, « bonne nuit ! » Et tous répondaient à qui mieux mieux : « Bonne nuit ». Et de toutes leurs forces ils s'écriaient : « Vive D. Bosco ! » Ils se débandaient enfin et se disposaient à partir, non sans auparavant s'approcher du bon père et lui baiser la main ».

Lorsque la foule s'était un peu dispersée, quelques uns des plus grands se saisissaient de D. Bosco, le hissaient sur leurs épaules et le portaient chez lui, en chantant à tue-tête le refrain connu : *Allons, camarades, D. Bosco nous attend.* Arrivés à la maison, ils le déposaient dans sa chambre, exténué de fatigue et plus mort que vif.

Maman Marguerite venait à plusieurs reprises l'inviter à prendre le repas du soir, mais il répondait : « Laissez-moi me reposer un peu ». Et il restait là, si profondément endormi qu'on ne pouvait le réveiller, même en le secouant.

D'autres fois il allait bien souper, mais après les premières cuillerées, il succombait au sommeil et Joseph Brosio ainsi que d'autres grands jeunes gens, restés près de lui, l'emportaient jusque dans sa chambre.

On raconte que dans ses austérités le saint Curé d'Ars aimait à aller jusqu'au bout de ses forces. Il n'était satisfait que lorsqu'il succombait sous le poids des jeûnes et du travail, lorsqu'il tombait littéralement en défaillance. Alors on le

voyait tout rayonnant de joie comme quelqu'un qui vient de remporter une grande victoire.

On voit comment D. Bosco, lui aussi, allait jusqu'au complet épuisement de ses forces dans les labeurs du patronage. L'un et l'autre marchaient sur les traces de la grande victime du Calvaire qui racheta le monde en versant jusqu'à la dernière goutte de son sang. D'ailleurs le succès n'est qu'à ce prix. Un patronage est une œuvre d'apostolat ; c'est le rachat des âmes par le travail et la souffrance. Quiconque s'en fait une autre idée est dans l'erreur. Et cependant combien il est facile de prendre le change et de transformer une œuvre d'immolation en une œuvre d'agrément, de dissipation et de parade. Aussi, de telles œuvres sont-elles ordinairement éphémères, ou, si elles durent, elles sont d'une stérilité lamentable. Seule la sueur des ouvriers évangéliques est très féconde.

Les résultats obtenus par D. Bosco en sont la preuve. Des témoins dignes de foi les racontent et ils ont été enregistrés par l'impartiale histoire. Joseph Buzzetti, l'ami de la première heure, resta fidèle jusqu'à la mort, assure que des centaines de jeunes garçons, d'abord ignorants et sans religion, devenaient en peu de temps des chrétiens modèles. Ils s'affectionnaient tellement à la piété qu'on les voyait communier non seulement tous les dimanches, mais encore aux fêtes qui pouvaient survenir dans la semaine. Le chanoine Anfossi, témoin de ce qui se passait au patronage, déclare que pendant nombre d'années il a vu des jeunes gens déréglés et vicieux devenir bons et fervents chrétiens. On les montrait au doigt avant leur entrée au patronage ; et après quelques mois ils étaient les plus édifiants, au point que pour s'humilier ils eussent fait leur confession publiquement si D. Bosco le leur avait permis.

C'est parce que D. Bosco était zélé qu'il travaillait jusqu'à épuisement, et c'est parce que il travaillait sans s'épargner qu'il cultivait efficacement le champ du Père de famille et lui faisait porter des fruits merveilleux de sanctification et de salut.





Patagonie Méridionale

Une excursion dans l'île Grande de la Terre de Feu.

(Lettre du catéchiste Pierre Rossi)

Dawson (Magellan), 25 décembre 1905.

Très Vénéré et bien-aimé Père,

Permettez-moi de venir vous donner un court aperçu de la tournée de douze jours que je viens de faire dans la grande île de la Terre de Feu, à la recherche des Indiens. J'étais accompagné du bon confrère Faustin Minicci et de plusieurs nouveaux chrétiens et nous nous sommes servis du bateau de la Mission.

Rencontre avec les Indiens — Sans vivres — Pêche prodigieuse.

Notre première journée de voyage fut très heureuse ; le vent était favorable, et la traversée du détroit se fit presque toute entière à la voile. Nous apercevions à quelques kilomètres dans les terres une épaisse fumée qui s'élevait vers le ciel, signe certain qu'il y avait là du monde ; notre bâtiment s'approchait du bord pour nous permettre de descendre, et le soir même nous rencontrions dans une hutte (*toldo*) deux indigènes avec un petit enfant de quelques mois. Ils acceptèrent avec joie la proposition que je leur fis de monter le lendemain sur notre bateau et de se rendre avec nous et les autres indiens que nous rencontrerions dans la suite, à la Mission. La nuit était arrivée sur ces entrefaites, nous nous disposons à la passer dans un bois situé à environ cent mètres de la plage ; nous formons avec une voile une sorte de tente et nous nous étendons

sur le sol où nous ne tardons pas à nous endormir. De très bonne heure, le lendemain, je m'avance avec deux de nos chrétiens Christophore et le vieil Élisée, vers le point que les Indiens appellent *Rio Grande*. Pendant un assez long temps nous ne trouvons que des *toldos* abandonnés, mais enfin nous apercevons dans le lointain quelque chose qui remuait. Élisée m'affirme à plusieurs reprises la présence et la venue d'Indiens, et de fait, c'étaient huit personnes, trois indigènes avec leurs femmes et deux enfants. Ils avaient vu, eux aussi, la fumée de notre feu, et ils venaient vers nous, portant quelques peaux de guanaco. Ils s'étaient déjà présentés, l'année dernière à la Mission, mais ce n'était que pour demander des provisions et surtout du pain. Cette fois, ils ne nous firent pas connaître leurs désirs et leurs intentions, mais je les conduisis à notre petit campement où je leur offris tout ce dont nous pouvions disposer.

Durant ce temps, l'aimable confrère Minicci, à l'aide de quelques planches qu'il avait apportées avait improvisé une magnifique niche qu'il plaça sur le sommet d'une élévation assez rapprochée de la mer et au fond de laquelle je fus très heureux de mettre une image du Sacré-Cœur de Jésus. Il est bien juste d'élever de ci et de là ces trop infimes monuments en l'honneur de ce Cœur divin qui répand avec effusion sur ces terres ses grâces les plus abondantes.

Il nous fallait partir ; nous invitons aussi les nouveaux-arrivés à nous suivre dans notre voyage, afin de pouvoir retourner tous ensemble à la Mission. Hélas ! l'un nous dit que son canot n'est pas prêt ; un autre qui ne savait pas trop quelle excuse nous donner, finit par déclarer qu'il se décidera quand le soleil sera un peu plus élevé. Bref, nous les saluons et nous poursuivons notre route vers *Mirantasco*. Pendant ce court séjour dans les environs de *Rio Grande*, nous avons eu l'occasion de voir combien le démon était furieux contre nous et l'œuvre à laquelle nous nous sommes dévoués. Il était déjà parvenu à éloigner quelques néophytes de la Mission, et il espérait bien que nous le laisserions agir à sa guise et vexer ces pauvres Indiens. Mais nous savons également que c'est le plus tyran-

nique des maîtres, et nous ne nous avouons jamais vaincus ; nous ferons tout notre possible pour que ces chers enfants, véritables fils prodiges, reprennent le plus tôt possible le chemin de la *maison paternelle*.

Nous avons partagé avec la plus grande générosité fraternelle nos provisions, en en donnant même à ceux qui refusaient de nous suivre, et nous étions sans vivres. Un de nos compagnons, Élisée, malgré son âge avancé, possédait encore une bonne vue ; il découvrit assez loin deux loups marins se reposant sur un rocher. Nous nous approchâmes le plus près possible, et le vieillard ajustant son fusil fit feu sur l'un des animaux, mais la balle ne fit que blesser le loup et glissa sur la peau huilée, et les deux monstrueuses bêtes plongèrent immédiatement dans les flots sans laisser aucunes traces. Et toujours la faim devenait de plus en plus pressante, et rien pour la calmer. L'*estancia* la plus voisine était pour le moins à une distance de quatre-vingt-dix kilomètres, et vous savez qu'il n'existe pas encore de chemins de fer dans la Terre de Feu. Et quand même il y en eut eu, à quoi nous aurait-il servis, puisque nous nous trouvions en pleine mer. Malgré tout, la bonne humeur et une douce joie régnaient à bord ; nous nous souvenions des paroles du Saint Curé d'Ars : « La Croix est plantée sur tous les points du monde, afin qu'il y en ait un peu pour tous ». Comme le bienheureux Vianney, nous redoublons de confiance envers la Divine Providence et nous nous imaginons de jeter notre filet dans la mer. En peu d'instant et à notre extrême étonnement comme aussi à notre grande joie, il est complètement rempli, et nous devons, pour le retirer, prendre les plus minutieuses précautions, afin de ne pas le rompre. Nous comptons bientôt cent vingt poissons, pesant près d'un kilogramme chacun, ce fut notre seule nourriture pendant les quatre derniers jours de notre voyage. Encouragés par ce premier succès, nous jetons de nouveau le filet, mais c'est en vain ; la Providence nous avait donné ce qui nous était nécessaire.

Une terrible tempête — L'invocation à Marie Auxiliatrice — Retour à la Mission.

Les forces nous sont revenues et nous continuons avec plus d'énergie notre course, avec l'espoir d'arriver bientôt en vue du canal Saint Gabriel. Nous avons déjà parcouru plus de dix kilomètres lorsque presque tout d'un coup s'élève un fort vent du sud-est, suivi tout aussitôt d'une violente tempête. Ceux-là seuls qui ont voyagé dans ces parages, peuvent se faire une idée des bourrasques que soulèvent dans l'archipel



Tandjore (Indes Anglaises) — Orphelinat S. François Xavier.

Fuégien les vents si souvent changeants. Il n'y a pas longtemps de cela, le vapeur *Ventura* qui se dirigeait sur Punta-Arenas dut faire machine en arrière et se réfugier à la Pointe S. Valentino où se trouve notre mission du *Bon Pasteur* ; le *Magallanes* de son côté, dans une circonstance se semblable, fut obligé de mettre cinq jours pour une traversée qu'en temps ordinaire il effectuait en sept ou huit heures. J'ai essuyé plusieurs tempêtes en me rendant de Gênes à Montevideo ou des Iles Malouines à Punta Arenas, mais elles n'étaient rien en comparaison de celle qui nous assaillit. Les vagues beaucoup plus hautes que notre embarcation s'entassaient pour ainsi dire les unes sur les autres, produisant un bruit horrible. Bien qu'il ne fut encore que onze heures du matin, un brouillard très épais et de gros nuages noirs produisaient une obscurité telle qu'on se serait cru dans la nuit la plus sombre.

Une pauvre indienne, enroulée dans quelques peaux de guanaco avec son petit enfant qu'elle tenait attaché derrière ses épaules regardait d'un air égaré ces monstrueuses vagues, pleurait et poussait d'affreux cris de désespoir. Nous étions onze sur le bateau, quelques uns tremblaient des pieds à la tête, d'autres voulaient faire les braves, mais au fond on sentait aussi leur frayeur. La pensée que quelqu'un de ces bons chrétiens eut oublié la parole de l'Évangile : *Estote parati*, m'attristait au plus haut degré, car, humainement parlant, il n'y avait plus pour nous d'espérance de revoir la terre. Parmi mes compagnons se trouvait Adam, un vieillard qui se rémémorait les anciennes superstitions de sa race, et par ses gestes, ses chants lugubres et ses soupirs prolongés il essayait, avec le plus grand sérieux du monde, de conjurer les flots courroucés. En d'autres moments on aurait ri de ce spectacle, mais la circonstance actuelle ne le permettait pas. Je le priai de cesser, mais il sembla ne pas comprendre et continua avec un calme imperturbable ses prétendus et étranges *exorcismes*. Voyant l'opiniâtreté qu'il mettait à accomplir ses rites que je croyais oubliés, je saisis mon chapelet que je passai à mon cou ; l'indien Cyprien en fit autant, et aussitôt tous les autres suivirent l'exemple. Nous nous recommandons à la Céleste Auxiliatrice du peuple chrétien ; je cloue sa médaille au mât, puis les larmes aux yeux et avec toute la ferveur possible nous commençons la récitation des Litanies. Marie se réservait la victoire ! Les vagues furieuses usent leurs dernières forces, donnent un dernier assaut. Bientôt retentit l'invocation *Maria, Auxilium Christianorum, ora pro nobis*, et le vent tout à l'heure si terrible cesse, les flots se calment, et, après trois heures de navigation heureuse, nous touchons terre. En témoignage de notre reconnaissance, nous chantons l'*Ave Maris Stella*.

Une surprise bien consolante nous attendait à notre retour à la Mission : on y avait reçu une encyclique du Saint Père Pie X, et il est bon que nos chers Coopérateurs sachent que dans ces régions si lointaines, situées à l'extrémité du Nouveau Monde, la parole du Vicaire de Jésus-Christ y est écoutée et mise en pratique, comme des fils obéissants et respectueux écoutent la parole du meilleur des pères. Ici, je l'affirme, nous travaillons de toutes nos forces à développer le programme du Souverain Pasteur : *Instaurare omnia in Christo*.

Bénissez-moi, bien-aimé Père, et avec moi bénissez les habitants de ces terres lointaines.

Votre affectionné fils en N. S.

PIERRE ROSSI

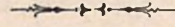
Missionnaire salésien.

Chine

- 0 -

Heureuse arrivée de nos chers confrères à Macao — La main de la Providence — Accueil enthousiaste — Demande de personnel.

(Lettre de D. Louis Versiglia à D. Rua)



Macao, 13 février 1901.

Bien-aimé Père,

Q'est le cœur rempli de la plus vive reconnaissance envers la Divine Providence que je vous annonce notre arrivée. Le voyage a été aussi heureux que nous pouvions l'espérer et nous avons senti même dans les plus petites choses combien le Seigneur nous entourait de sa toute puissante protection. Pas le moindre contretemps, pas un seul ennui ; tout avait été si bien organisé. Arrivions-nous dans un port, et aussitôt nous rencontrions les personnes que nous désirions. A Colombo, ce sont les R. Pères, attachés à la Mission française, à Singapour, les Pères de la Mission portugaise ; il en est ainsi partout, grâce, nous le devons dire, à un aimable Portugais, compagnon de voyage, qui connaissant bien les endroits où nous atterrissions, se mettait tout entier à notre disposition. Sans lui, comment nous serions-nous débrouillés à Hong-Kong où nous étions victimes d'une erreur dans l'horaire fixé ?

Vous parlerai-je de l'accueil qui nous fut fait un peu partout ? A Hong-Kong, nous trouvons le Secrétaire de l'Évêque et le vénérable cha noine Suarez qui tiennent à tout régler sans que nous ayons à nous occuper de quoi que ce soit.

A Macao, nous trouvons au débarcadère le Doyen du Chapitre, le Vicaire général, plusieurs chanoines et le Supérieur des Jésuites accompagné de plusieurs de ses confrères. Mgr l'Évêque nous attendait dans la maison même qu'il nous destinait, et seul le mauvais temps l'empêcha de venir au devant de nous. La réception qu'il nous fit fut vraiment paternelle, au sens vrai du mot ; il tint à nous conduire lui-même à notre petite chapelle et il nous bénit au nom de Marie Auxiliatrice à laquelle il avait déjà consacré et dédié l'Établissement.

Comme nous devons encore attendre quelques jours avant que nous ne soyons complètement emménagés, nous avons accepté l'hospitalité chez les R. P. Jésuites qui nous comblent de toutes sortes de prévenances. Nous avons cependant hâte d'être dans notre petite maison qui

nous paraît fort commode et pour le moment très suffisante.

Savez-vous, bien cher Père, que nous avons éprouvé une grande surprise. Nous y avons trouvé une imprimerie parfaitement organisée sous tous rapports. Rien n'y manque, machine, caractères, presse, etc. Cela nous a laissé à entendre que d'ici l'année prochaine, il faudra songer à augmenter notre personnel, et celui-ci devra comprendre des typographes. — De plus, nous devons enseigner aux petits chinois le portugais, mais cela ne nous sera pas possible avant deux ou trois ans. Aussi serait-il à sou-

merciments les plus sincères. J'ai hâte de vous faire parvenir ces quelques lignes écrites au soir même de notre arrivée.

Bénissez-nous et priez pour nous.

Votre fils tout dévoué in X.

D. L. VERSIGLIA.

Prêtre.

NB. — Le paquebot qui nous a transportés était en avance de cinq jours ; nous étions à Hong-Kong le 13 à 9 h. $\frac{1}{2}$ du matin alors que nous ne songions y parvenir que le 18.



Tandjore (Indes Anglaises) — École paroissiale.

haïter que vous puissiez nous envoyer promptement quelque confrère connaissant bien cette langue. Actuellement nous envoyons nos chers orphelins en classe chez les bons Pères Jésuites, mais vous n'ignorez pas que les heures de classe d'étudiants comme le sont leurs jeunes gens ne s'accrochent pas facilement avec l'horaire de jeunes apprentis tels que sont et seront les nôtres.

En terminant, vénéré Dom Rua, permettez-moi de solliciter une faveur de votre paternelle bonté. Il s'imprime dans le diocèse de Macao un périodique intitulé le *Bulletin du Diocèse*. Il est l'organe de l'évêché, mais de plus il traite de questions de lettres, de sciences et d'arts. Monseigneur a l'intention de nous confier la direction de ce Bulletin, dès que fonctionnera notre belle imprimerie. Je vous prie donc de penser à nous envoyer des sujets aptes à assumer une telle responsabilité. Recevez dès aujourd'hui nos re-

Indes Anglaises.

La première conférence salésienne — Les travaux de nos Missionnaires.

(Lettre de D. Georges Tomatis).

Tandjore (Indes Anglaises) 1 février 1906.

Très Vénéré Père,

J'ai le plaisir de vous annoncer que dimanche dernier (4 février) a eu lieu la première Conférence des Coopérateurs Salésiens dans l'Inde.

Après le splendide accueil que nous avaient fait les bons chrétiens de Tandjore, et constatant la vive sympathie qu'ils nous témoignèrent dès le premier instant, je crus que je pouvais commencer à faire connaître la Pieuse Union des

Coopérateurs salésiens à laquelle ils pourraient se faire régulièrement inscrire. Afin que tous en eussent connaissance, je priai l'excellent curé d'annoncer la conférence, ce qu'il fit de grand cœur. Montant en chaire, il parla de Dom Bosco, des Salésiens et de leurs Coopérateurs, et il invita tous ceux qui voudraient des détails plus nombreux et plus particuliers, à assister à une Conférence spéciale sur ce sujet. Comme je vous l'ai écrit plus haut, elle a eu lieu dimanche dans la salle qui sert de classe. Une quarantaine d'hommes y prirent part ; c'étaient pour la plupart, tous les chefs des familles chrétiennes de *caste* de la ville. Les dames n'y assistèrent pas,



Tandjore (Indes Anglaises) — Missionnaires et Catéchistes.

car ici elles ne s'occupent que de l'intérieur de leur maison. Les *parias* y manquaient aussi, car cette classe n'est jamais admise dans les réunions où il se trouve des hommes de *caste*.

Aussitôt après la prière d'usage et une brève lecture, le R. D. Coelho, curé de Tandjore et notre ami dévoué, prit la parole en *Tamul*. Il parla « du devoir que tout chrétien a de travailler au bien de son prochain, tout particulièrement dans une ville comme Tandjore où règne encore le paganisme, car sur 75000 habitants à peine y en a-t-il un dixième de chrétiens... Il montra ensuite le but des Salésiens et des Coopérateurs, l'opportunité de l'Œuvre salésienne à Tandjore, tant pour le bien des chrétiens que pour la conversion des idolâtres. Il invita ensuite tous les assistants à donner leur nom à la Pieuse Union et à en observer le règlement, principalement pour ce qui regarde l'instruction des ignorants et de tant d'infidèles touchant les vérités de notre sainte Religion. Il les exhorta encore à

donner le bon exemple, puissant moyen, ajouta-t-il, pour attirer à la lumière de la foi tant de pauvres idolâtres. »

Aussitôt après la conférence, on procéda à l'inscription de ceux qui manifestèrent leur désir de faire partie de la Pieuse Union des Coopérateurs, et ce m'est, très vénéré Père, un grand bonheur de joindre à cette lettre la liste des quarante premiers Coopérateurs indiens, espérant que cette petite poignée s'augmentera bientôt par l'adhésion de nombreux chrétiens des cités voisines.

Grâces à Dieu, nous nous portons bien et le travail ne manque pas. Nous sommes au milieu de nombreux idolâtres ; de tous côtés nous voyons des pagodes et quelques unes d'entre elles sont de véritables et splendides monuments d'architecture. Quatre sont très grandes et très fréquentées ; quant aux petites elles dépassent la centaine. A tous les coins de rues, sur les places on ne voit qu'idoles de toute forme et de tout genre ; plusieurs sont de véritables monstres, horribles à voir, et cependant que de malheureux leur offrent leur adoration ! Priez, bien cher Père, et faites prier pour la conversion de ces idolâtres.

Nous nous consacrons de toutes nos forces à étudier la langue, et nous avons déjà la direction de l'école paroissiale qui compte plus de 130 enfants recevant l'enseignement en *tamul* de plusieurs bons maîtres. Les enfants ont chaque jour une leçon de catéchisme, et ils se rendent tous, à la fin de la classe, à l'église pour faire une visite au Très-Saint Sacrement. Sur ces 130 enfants, 35 environ sont payens.

Notre Orphelinat contient déjà trente pensionnaires, et Dieu sait combien nous en aurions si nous pouvions agrandir le local. Et pourtant comme cela est nécessaire ! Que de demandes d'admission qui, je vous l'assure ; sont toutes dignes d'intérêt. Il règne ici une grande misère ; le terrain est sec et s'il continue à ne pas pleuvoir, il y a grand risque de ne pas récolter de riz, et ce sera alors la famine. L'orphelinat est d'absolue nécessité.

Nous avons également un Patronage ouvert à tous les enfants des écoles de garçons. Ils as-

sistent le matin à la Messe paroissiale, pendant laquelle ils entendent l'instruction du curé. Le soir, après une assez longue récréation, ils ont une heure de catéchisme qui leur est fait par nos nouveaux Coopérateurs et quelques-uns de plus grands enfants. Ils se rendent ensuite à l'église où, après la récitation du chapelet, l'on donne la bénédiction du Très-Saint Sacrement. En général, les enfants sont dociles et obéissants.

S. G. Mgr. l'Evêque de Meliapor, qui nous a appelés dans son diocèse, voudrait également nous confier la formation des Catéchistes. Ce sont de bons chrétiens qui, après environ deux ans de préparation dans une Maison affectée à cette espèce de noviciat, sont mis à la disposition des pasteurs et des missionnaires pour les aider dans leur ministère. Leur concours est réellement indispensable ; ils font le catéchisme, s'occupent du service de l'église ou de la chapelle, dirigent les prières, etc. etc. Nous verrons ce que nous pourrions faire par nous-mêmes, mais d'ores et déjà il est certain que le personnel salésien actuel n'est pas suffisant.

Nous avons aussi ouvert, mais sur une petite, très petite échelle, les premières écoles professionnelles, et depuis trois jours nous entendons les coups de marteau résonner sur l'enclume ; le cordonnier a déjà exécuté une paire de pantouffles, mais... j'espère qu'il fera des progrès.

Je m'aperçois que je me suis fort étendu dans cette lettre ; il est temps d'y mettre arrêt, non avant de nous être recommandés, mes chers confrères, notre jeune Mission et moi, à vos prières et celles de nos bien-aimés confrères et généreux bienfaiteurs. Bénissez-nous, bon Père, et bénissez tout spécialement votre dévoué et obéissant fils en Notre Seigneur

D. G. TOMATIS
Missionnaire salésien.

Bibliographie

Livres gracieusement offerts à notre Direction.

ÉTUDES — 5 mars 1906: Lettre-Encyclique « Vehe-
menter » de S. S. Pie X. — Sur une tombe, *Adhémar
d'Alès* — La Franc-Maçonnerie et les questions socia-
les — Le Convent de 1905, *Victor Loiselet* — La dette
sacrée de l'État envers l'Église, *Albert de Salinis* —
Atome et mystère, *Joseph Ferchal* — « Lex orandi, » par
le P. Tyrrell, *La Rédaction* — Bulletin de l'enseigne-
ment et de l'éducation, *Joseph Burnichon* — Revue des
livres — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 mars 1906: Une ère nouvelle pour l'é-
piscopat français, *Paul Aulclair* — Les Théories du Lo-
gos au début de l'ère chrétienne. La conception alexan-

drine, *Philon, Jules Le Breton* — Question de langue
et de littérature catalane, *Joseph Bouée* — L'Événement
du 30 août dernier, *Robert Marchal* — Question bibli-
que: Lettre au directeur des « Études », *R. P. Lagrange*
Réponse au R. P. Lagrange, *Joseph Brucker* — Bulletin
d'économie sociale, *Charles Antoine* — Revue des livres
— Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine.

**La Cité de la Paix, d'après le témoignage de ceux qui
y sont revenus.** Un joli volume in-16 jésus de VIII-180
pages. Broché: 2 fr. 25; relié pleine percaline: 3 fr. 25.
— Avignon, Aubanel Frères, éditeurs, imprimeurs de
N. S. P. le Pape.

Rien n'est plus intéressant, plus touchant, plus en-
traînant, que le récit fait par une personne sincère des
impressions qu'elle a éprouvées, surtout lorsqu'il s'agit
d'une question aussi grave que celle de la vérité reli-
gieuse.

La Cité de la Paix est un recueil de sept récits de ce
genre, dus à des personnes qui, étant nées dans la reli-
gion anglicane, s'y sont trouvées aux prises avec de tels
troubles de conscience, qu'elles ont été amenées insensiblement à tourner leurs regards vers Rome. Une lutte
ardente s'est livrée dans leur âme entre les enseigne-
ments traditionnels de l'église « séparée » et la lumière
qu'ils voyaient luire dans le catholicisme.

Le lecteur assiste à toutes les péripéties de cette lutte
poignante, péripéties très diverses suivant la tournure
d'esprit et de cœur de la personne qui la raconte ; il
suit, pas à pas, la marche de la grâce dans l'âme appe-
lée à la lumière.

Ces impressions sont d'autant plus émouvantes qu'il en
est quelques-unes que le lecteur a certainement éprouvées.
Il faut lire ces pages pour apprécier l'attraction, qu'ex-
erce la religion catholique, la « Cité de la Paix. »

La question des Retraites Ouvrières devant le Parlement
Français par *Pascal Vitalis*, avocat, docteur en droit.
— Beau volume in-octavo. Prix 5 fr. 50. En vente chez
F. Salivetti, Imprimeur-éditeur, — 137, rue de Rennes,
Paris, et chez les principaux libraires.

Dans cet ouvrage dont la première édition a été rapi-
dement enlevée, l'auteur étudie en détail les nombreu-
ses difficultés que soulève le grave problème des *Retraites
Ouvrières*. Il analyse et discute les différentes solutions
qui, tour à tour adoptées et repoussées par la Commis-
sion ont abouti au projet de loi votée par la Chambre
des Députés. Fortement documenté aux sources les plus
récentes de la statistique, éclairé par des calculs techni-
ques, l'ouvrage a ceci de particulier qu'il met en lu-
mière, avec une netteté saisissante le problème financier
que les discussions parlementaires ont laissé dans l'ombre.

Nous y voyons fonctionner les expériences que nous
offrent les pays étrangers, l'Allemagne avec l'assurance
obligatoire, la Belgique, avec la Mutualité subsidiée; les
difficultés que rencontrent nos voisins, leurs espérances
et leurs résultats apportent à cette étude théorique le
concours précieux des enseignements de l'expérience. Une
méthode sûre, un esprit critique, clair et précis en font
un livre du plus grand intérêt: la lecture en est rendue
agréable et facile par quelques aperçus curieux sur la
vie ouvrière.

Ce livre, écrit spécialement pour apporter à tous ceux
qui s'occupent directement de cette grande question des
Retraites Ouvrières, des lumières précises sur la situation
présente, doit être répandu en nombre dans les milieux
ouvriers.

Signalons aussi la délicieuse Notice biographique illu-
strée que M. l'abbé N. de M. consacre à *Un grand édi-
cateur et Apôtre de la jeunesse, Dom Bosco*, Prix: 0 fr.
30; franco 0 fr. 40. En vente à la Procure Générale des
Œuvres Catholiques, 22, rue Saint Sulpice, Paris.

GRÂCES ET FAVEURS

obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice

ENTRONS en ce mois consacré à Marie dans les sentiments de saint Bernard, et demandons à Dieu de nous bien pénétrer de la confiance et de l'amour de ce grand serviteur de Marie envers le saint nom de la mère de Dieu: „O bienheureuse Marie! disait-il, celui qui vous aime rend honneur à Dieu, et celui qui demeure constamment attaché à votre service n'est jamais abandonné de Dieu; celui qui invoque de bon cœur obtient tout ce qu'il croit fermement pouvoir obtenir. Ne perdons jamais de vue cette bonne Mère, continue-t-il; souvenons-nous de Marie, invoquons Marie; que ce nom de consolation et de force soit toujours sur vos lèvres, qu'il vive sans cesse dans votre cœur. Dans vos lectures, dans vos prières, dans vos méditations, ayez ce nom béni sur vos lèvres et dans votre cœur; qu'il vous accompagne dans vos travaux, dans vos voyages, tout le long de votre vie et à l'heure de votre mort; qu'il repose sur votre tombe comme un gage de résurrection.“

* * *

Je vous envoie ci-joint la somme de dix francs que j'avais promise l'année dernière à Notre-Dame Auxiliatrice. Depuis très longtemps nous avons recours à cette bonne Mère dans tous nos ennuis, et j'ai toujours été exaucée. Je me recommande à Elle pour plusieurs grâces et je promets d'envoyer dix francs à l'Œuvre des Orphelins. J'espère que la Très Sainte Vierge m'exaucera.

X. février 1906.

O. J.

* * *

Profonde reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice pour une faveur obtenue. Ci-joint en un mandat-poste cinq francs que j'avais promis si j'obtenais satisfaction. Merci à cette bonne Mère.

Saint Gervais-les-Bains, février 1906.

X.

* * *

Je témoigne une bien grande reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice qui a daigné m'accorder une grâce infinie de sa puissante intercession. Comme témoignage de ma gratitude j'adresse une offrande aux Orphelins de Dom Bosco, amis privilégiés de la Très Sainte Vierge.

Saint Gervais-les-Bains, février 1906.

J. M. F. R.

* * *

Une personne de ma famille étant depuis longtemps souffrante et dans un état de langueur qui nuisait à son travail, nous nous sommes adressés à Marie Auxiliatrice, lui promettant de faire insérer dans le *Bulletin salésien* la grâce sollicitée. L'amélioration s'est produite de suite, et depuis elle n'a fait que se développer. Les malaises ont disparu, les forces reviennent et ont permis de fournir une somme de travail inaccoutumée. Gloire en soit rendue à Notre Dame Auxiliatrice à qui je recommande plus que jamais toutes mes intentions.

Lyon, 25 février 1906.

A.

* * *

À la suite de nombreuses prières adressées à Notre Dame Auxiliatrice et à S. Joseph, ainsi que de deux messes célébrées à leur autel, une famille a obtenu une grâce importante. Elle se fait un devoir d'en témoigner publiquement ici sa profonde reconnaissance.

Liège, mars 1906.

Un Coopérateur salésien.

* * *

Très gravement malade et condamné il y a quelques années, je fus sauvé par la protection de Notre Dame Auxiliatrice. J'ai donc une

immense confiance en cette bonne Mère, et lui recommandai tout récemment l'un de mes enfants très souffrant. Il fut guéri le dernier jour de la neuvaine à Notre Dame Auxiliatrice. Je vous fais parvenir en reconnaissance un bon de poste de cinq francs pour vos œuvres et vos enfants en vous assurant de mes sentiments les plus respectueux.

Tunis, 8 février 1904,

J. L.

*
**

C'est le cœur plein de reconnaissance que je viens prier d'insérer dans le *Bulletin salésien* l'expression de ma profonde gratitude envers Notre Dame Auxiliatrice qui a daigné m'accorder la guérison de mon cher petit enfant. Atteint de mauvais fièvres depuis près de trois mois, nous désespérions de le sauver, lorsque j'eus recours à la Madone de Dom Bosco. Mon enfant est aujourd'hui, sinon complètement rétabli, du moins hors de danger. Je vous prie de faire célébrer, dans le Sanctuaire du Valdocco et à l'autel de cette bonne Mère, une messe d'actions de grâces. Puisse la Très Sainte Vierge continuer de veiller sur mes enfants et ma famille!

Lille, 12 mars 1906.

G. H.

*
**

Depuis plusieurs jours la tristesse régnait en souveraine dans ma famille, parce qu'on ne pouvait pas se méprendre sur les symptômes d'une maladie cruelle qui menaçait de nous ravir mon bien-aimé père. Toute espérance était éteinte en moi, quand pour relever mon esprit abattu, la pensée me vint de recourir à Celle qui est si justement appelée le *Secours des Chrétiens*. Le soir même, où muni de tous les sacrements de l'Église, le cher malade semblait vouloir nous donner pour toujours le dernier adieu, nous commençons une neuvaine à Notre Dame Auxiliatrice, avec promesse de publier la grâce dans le *Bulletin* aussitôt que nous l'aurions obtenue. Oh! puissante intervention de la Très Sainte Vierge! La neuvaine terminée, le malade était hors de danger et bientôt après il entra en convalescence. Actuellement, parfaitement guéri, il s'unit à moi pour rendre grâces à cette bonne Mère.

Bagnères de Luchon, 16 mars 1906.

T. V.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par

son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifices de la Messe, etc.

Amsterdam: L. V. B., 5 fr. pour grâce reçue.

Ayas (Aoste): J. P. O., 5 fr. pour grâce reçue.

Bourges: G. V., 10 fr. pour deux grâces reçues.

Castres: G. B., 5 fr. pour grâce obtenue.

X.: Vve C., 5 fr. pour une messe d'action de grâces.

Courmon: A. R., 1 fr. en remerciement d'une grâce obtenue.

Caux: H. B., 5 fr. Reconnaissance à Marie Auxiliatrice.

Carmaux: L. B., 10 fr. pour faveur obtenue.

Genève: J. M. N., 1 fr. pour guérison d'un enfant.

Tarnow (Galicie): J. T., remerciements pour santé recouvrée.

PAGE À RELIRE

La figure de Jeanne d'Arc.

PAR un merveilleux accord, par une divine adaptation des temps, le mois que la piété consacre à Marie, si justement appelée la libératrice du genre humain, est le mois marqué par les grands anniversaires de Jeanne d'Arc, la libératrice de la France.

C'est en effet le 13 mai 1428, en la fête de l'Ascension, qu'elle entre en scène, en annonçant au sire de Haudricourt les bienveillantes intentions du ciel sur le royaume de France. — L'envoyée de Dieu commence le siège d'Orléans le 29 avril 1429, veille du futur mois de Marie, et le samedi 7 mai, les fameuses tourelles tombent en son pouvoir. — C'est le 23 mai 1430 qu'elle est prise, sinon livrée, aux portes de Compiègne. — Elle est, après une longue année de captivité et de tortures de cœur, de corps et d'esprit, condamnée, le 23 mai 1431. — Enfin, victime abreuvée d'outrages, elle est consumée par les flammes, le 30 mai de cette même année.

Unissons, chers lecteurs, dans une même louange la Vierge puissante de la tribu de Juda, corédemptrice et mère du genre humain, et la vénérable vierge de Domrémy, libératrice de notre France.

CHRONIQUE SALÉSIENNE

ILE DE GUERNESEY (Angleterre) — Notre Dame du Catel.

Une lettre annonçant l'arrivée de notre bon Père Dom Rua est venue mettre en liesse toute la petite colonie bretonne résidant à Guernesey.

Cette nouvelle, aussi heureuse qu'inattendue, s'est répandue en un instant comme une traînée de poudre dans la Maison tout entière. « Nous verrons Dom Rua ! Nous allons voir le Supérieur Général des Salésiens ! »

Les petits petits, entendant parler de Général, s'imaginaient voir arriver un homme au visage sévère, sabre au côté, avec un splendide uniforme au collet brodé de feuilles de chêne et d'étoiles d'or, entouré d'une escorte brillante, comme ils en ont vu sur les vignettes coloriées de leur histoire de France. Mais quelle fut leur impression quand le 14 février, à dix heures du matin, ils aperçurent un prêtre vénérable, à la figure amaigrie, pâle, exténué par la fatigue et les soucis, mais souriant, caressant et bénissant ! Alors, de toutes les poitrines s'échappe ce cri spontané : Vive Dom Rua ! Vive Dom Rua !

Tandis que la musique instrumentale fait entendre son morceau le plus beau, supérieurs et enfants entourent le Père vénéré et lui souhaitent la bienvenue.

Bien que fatigué de son long et pénible voyage, D. Rua se rend immédiatement à la Chapelle afin de rendre ses hommages au Maître de la Maison. Donnant ensuite un rapide coup d'œil : « Votre petite église, nous dit-il, qui a commencé comme la crèche de Bethléem, s'est agrandie, embellie, et se trouve maintenant moins indigne de l'Hôte divin qui daigne l'habiter. »

C'est ensuite le tour des dortoirs qui sont propres mais où les lits sont un peu à l'étroit. « Ah ! s'écrie le bon Père, il faut élargir les murs, il faut bâtir, il faut augmenter la famille ! »

Combien ces désirs sont généreux, mais, hélas ! les temps et les circonstances sont bien peu favorables à leur réalisation. Il est en effet certain que, sans une immense confiance en la divine Providence qui prenant soin de l'oiseau des champs et du lis de la vallée, ne saurait refuser le morceau de pain que chaque jour nos orphelins lui demandent dans leurs prières, il est certain, dis-je, que ce serait folie de vouloir continuer une œuvre comme la nôtre.

Selon la coutume établie dans les Maisons salésiennes, le Supérieur vient, lui-même chaque soir, dire une parole, donner un avis, suggérer une bonne pensée à ses enfants et ainsi leur souhaiter une bonne nuit. Dom Rua vint donc s'entretenir avec les élèves de l'Orphelinat. Comme nous étions heureux d'entendre notre bien aimé Supérieur Gé-

néral nous narrant les paroles et les faits de notre vénéré Père D. Bosco, dont il a été pendant de si longues années le dévoué assistant. Il ajouta : Dom Bosco aimait beaucoup la France ; j'ai hérité de son amour pour votre chère Patrie dont vous êtes malheureusement éloignés en ce moment, par suite d'une cruelle persécution. Non, la France ne périra pas ; la France est une nation trop généreuse ; c'est elle qui fournit le plus de missionnaires et qui donne le soutien le plus actif à toutes les bonnes œuvres... La crise pénible qu'elle traverse actuellement passera bientôt, et la France redeviendra ce qu'elle a toujours été : la nation catholique, la Fille aînée de l'Eglise ! »

Dom Rua tint aussi à se rendre un compte très exact de nos nouvelles Missions. Le dimanche matin il voulut lui-même adresser la parole aux fidèles de la paroisse de *La Forest* où l'église se trouva trop étroite pour contenir les Catholiques et un grand nombre de Protestants désireux de voir et d'entendre le successeur de D. Bosco.

« Une école catholique serait nécessaire en ce lieu, dit-il au cours de son discours, mais, encore une fois, nous nous trouvons en présence des mêmes difficultés. Ah ! si nous avions les ressources nécessaires pour cette urgente construction ! »

Hélas ! le jour de la séparation ne venait que trop tôt pour nous, et tandis que les fronts se courbaient sous sa main paternelle, D. Rua nous donnait la bénédiction de Marie Auxiliatrice. Quelques instants après, le bon Père montait sur le bateau à vapeur qui le conduisait à Londres où l'attendaient impatiemment d'autres Salésiens, nos chers Confrères.

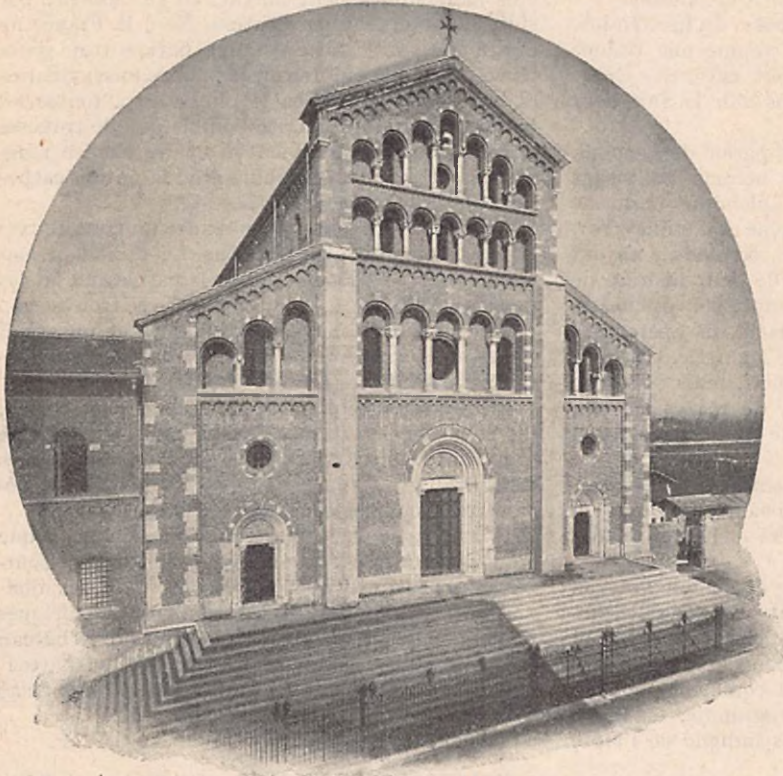
Y. P.

MALTEBRUGGE-LÈS-GAND (Belgique) — Développement de l'Œuvre de D. Bosco à Gand.

Parmi nos chers Coopérateurs et nos dévouées Coopératrices, plusieurs connaissent déjà l'œuvre dont nous allons les entretenir ; mais afin que tous les amis de l'Orphelinat salésien de Maltebrugge soient informés, nous avons cru bon de leur adresser ces quelques lignes dans notre *Bulletin*.

Depuis quelques semaines, une liste de *Souscriptions annuelles* est ouverte pour la fondation de cent lits, afin de pouvoir abriter, en plus, cent orphelins ou enfants abandonnés. Nous avons recommandé cette entreprise à Notre Dame Auxiliatrice et à Saint Joseph, les protecteurs de notre Etablissement, et nous avons la ferme confiance qu'elle arrivera à bonne fin. S. Gr. Mgr. Stillemans, évêque de Gand, a daigné prendre sous son haut patronage cette œuvre de la fondation de lits, et s'inscrire le premier comme souscripteur. Nos plus vifs remerciements à Sa Grandeur qui s'est montrée si généreuse à l'égard des Fils de Dom Bosco. Plu-

sieurs de nos dévoués Coopérateurs ont suivi ce bel exemple et pris à leur charge l'entretien d'un ou de plusieurs orphelins. Nous ne doutons pas que nos chers bienfaiteurs, lorsqu'ils connaîtront cette œuvre, se feront un plaisir de contribuer, eux aussi, à cette fondation intéressante et si utile, puisqu'il s'agit du sort de l'enfance. Ceux qui habitent les villes ou les centres ouvriers peuvent affirmer que beaucoup trop d'enfants sont délaissés, abandonnés à eux-mêmes et de bonne heure, la proie de tous les vices ; par suite ils deviennent des êtres dangereux et même nuisibles à la société.



Milan — Façade de la nouvelle église S. Augustin.

Si ces enfants avaient quelqu'un qui s'occupât d'eux et remplacât le père ou la mère défunte, souvent les deux, seraient-ils ce que nous les voyons ? Non certainement ! Eh bien ! l'Orphelinat S. Joseph de Maltebrugge ouvre ses portes toutes grandes aux malheureux enfants qu'on voudra bien lui adresser.

Mais nous ne voulons pas tenter la divine Providence et la contraindre à faire des miracles pour nous venir en aide à supporter d'aussi lourdes charges que celles que nous nous proposons. Entretien d'un enfant nécessite en effet beaucoup de frais. C'est pourquoi, chers Coopérateurs, nous venons faire appel à votre bienveillante charité et à votre inépuisable dévouement. Sans vous, nous ne pouvons pas mener à bonne fin l'œuvre qui vous est si chère : aussi nous avons la ferme conviction que vous ne resterez pas sourds à notre appel et que

vous nous donnerez votre généreux concours dans cette nouvelle fondation.

Si vous connaissez quelque malheureux enfant aux prises avec la misère, ou exposé à se perdre, adressez-le nous ; nous lui servirons de parents, nous l'instruirons pour en faire un bon chrétien, un honnête ouvrier, ou si Dieu l'appelle au service des autels, nous lui en favoriserons la voie. Que si toutefois, la charge d'un enfant vous paraît trop lourde, unissez-vous à plusieurs pour assurer l'entretien de votre petit protégé.

Nous sommes heureux, en terminant, de faire connaître l'accueil favorable qui a été fait à notre liste de souscription. Vingt-cinq lits ont été déjà fondés par de dévoués Coopérateurs. En outre, une conférence, donnée le dimanche 25 mars, dans l'église des R. P. Jésuites a également produit un effet salutaire de propagande pour l'Œuvre salésienne et lui a gagné de solides sympathies. Nous en avons pour preuve la quête très abondante, bien qu'elle n'eut pas été annoncée. Elle est destinée à l'entretien de l'un ou l'autre enfant dont les parents ont été le plus éprouvés par la grande inondation survenue tout récemment dans la Flandre Occidentale. Nos dévoués Coopérateurs, venus en grand nombre à cette conférence, ont été heureux d'entendre nos petits orphelins exécuter pendant la sainte messe de gracieux motet en plein-chant grégorien. Qu'ils daignent recevoir nos plus sincères remerciements pour avoir bien voulu répondre à notre invitation. En retour nous leur assurons le

meilleur souvenir dans nos prières quotidiennes et celles de nos chers enfants.

NOTA. — Pour les renseignements et les offres, s'adresser à M. l'abbé L. Mertens, directeur de l'Orphelinat Saint Joseph, Maltebrugge-lès-Gand.

MILAN. — Le 15 mai prochain, et précisément au jour où se célèbre selon le rite ambrosien la fête de la conversion et du baptême de Saint Augustin, aura lieu en la ville de Milan l'inauguration de la splendide église dédiée au grand évêque d'Hippone. La construction de ce magnifique monument fut décidée par le Comité salésien présidé par le zélé Dom Morganti, aujourd'hui archevêque de Ravenne et Administrateur Apostolique du diocèse de Commacchio, et en 1879, à l'occasion des solennités Ambrosiennes, la bénédiction et la pose de la première pierre se faisait en présence de plusieurs Cardinaux, entre autres le Cardinal Sarto

qui depuis s'est assis sur le trône de Pierre et gouverne glorieusement l'Eglise de Jésus-Christ.

VITORIA (Espagne) — Visite de Dom Rua.

On nous écrit : « Nous avons eu enfin, après plusieurs jours de longue impatience, le bonheur de revoir notre bien-aimé Supérieur Général, Dom Rua. Il était accompagné de Dom Bertello, membre du Chapitre Supérieur et de l'Inspecteur de la Province Celtique qui était allé au devant de lui jusqu'à Saint Sébastien. Il m'est impossible de vous décrire la réception enthousiaste qui fut faite au vénéré successeur de D. Bosco. D. Rua remercia en quelques paroles, puis précédé de tous les enfants il entra dans la chapelle pour adorer Notre Seigneur et donna la bénédiction du Très Saint Sacrement.

La matinée du 22 fut consacrée à la visite des classes et des ateliers. Le bon Père se rendait ensuite au palais épiscopal pour y saluer Monseigneur l'évêque de Vitoria, puis il se présenta chez plusieurs de nos insignes bienfaiteurs et dévoués Coopérateurs qu'il tenait à remercier de vive voix de leur précieux concours à l'Œuvre salésienne. Il les invitait à assister le soir à une séance musicale et littéraire que leur offraient en son honneur les jeunes gens de l'Institut et du Patronage. Par une délicate attention les musiciens avaient inscrit au programme la marche déjà vieille de l'Oratorio du Valdocco. Quand ils entonnèrent la première strophe : *En avant, camarades, Dom Bosco nous attend*, D. Rua, non seulement unit sa voix, à celle des chanteurs, mais se levant comme électrisé, il se mit à battre la mesure. La séance se terminait aux cris mille fois répétés de Vive D. Bosco ! Vive D. Rua !

Le lendemain, notre aimé Supérieur nous faisait ses adieux, distribuant à chacun une médaille de Marie Auxiliatrice et se remettait en route pour gagner Bilbao, Santander, Salamanque, Lisbonne, etc. etc.

Nous espérons pouvoir dans le prochain numéro du *Bulletin* donner une relation détaillée de ce voyage long, mais bien consolant.

MEXIQUE. — Le développement de l'Œuvre salésienne dans la République du Mexique mérite d'être tout spécialement signalé. Voici un bref compte rendu du grand bien qui, grâces en soient rendues au Seigneur, a pu être réalisé au cours de l'année dernière.

A Mexico même, l'entreprise la plus importante de 1905 fut la construction d'un grand patronage et l'inauguration des classes du soir pour enfants et adultes. On ne saurait s'imaginer comment ces deux institutions ont été chaleureusement accueillies et quels services immenses elles rendent à la population du faubourg S. Julia.

L'établissement salésien de Mexico s'est adjoint un magnifique atelier de lithographie ; on y a aménagé de nouveaux réfectoires capables de contenir cinq cents élèves, une spacieuse cuisine et une buanderie modèle. Dans divers ateliers les machines ont été changées ou transformées ; les salles remises à neuf, etc. etc. L'enseignement a pris lui aussi, un nouvel essor ; deux nouveaux

cours y ont été ajoutés, et tout prochainement s'ouvrira l'école commerciale pour laquelle on a déjà fait l'acquisition de huit machines *Remington* des plus perfectionnées. Les élèves ont répondu dignement aux soins dont ils sont entourés et tout le monde a été à même de constater les véritables progrès qu'ils ont fait dans les différents métiers : c'est ainsi qu'ils ont obtenu une médaille d'argent à l'Exposition de S. Louis dans le Missouri. Nous n'étonnerons personne, si nous ajoutons que leur nombre non seulement à Mexico, mais dans toutes les autres maisons salésiennes de la République, a extraordinairement augmenté. A l'Institut de Mexico, il est actuellement triplé.

— **Puebla** s'est également muni de nouvelles machines pour les écoles professionnelles déjà existantes, et on a vivement poussé les travaux de nouveaux ateliers qui sont absolument nécessaires, et trois sont déjà occupés. Quand tout sera terminé, le bâtiment fera réellement grand honneur aux généreux et dévoués Coopérateurs de cette ville.

— A **Morelia**, l'on a procédé à la pose et à la bénédiction de la première pierre du temple qui doit s'y élever en l'honneur de Marie Auxiliatrice, et déjà les murs sont très avancés.

— A **Guadalajara**, c'est une nouvelle maison qui est ouverte aux étudiants et aux apprentis, et bien que l'œuvre ne fasse que commencer, elle donne déjà les plus grandes espérances ; nous le devons au zèle ingénieux de fervents Coopérateurs.

Disons que cet entrain que nous rencontrons dans cette République est en partie l'ouvrage d'un de nos confrères qui n'épargne ni ses fatigues ni son temps pour tenir un peu partout et surtout dans les grandes cités des conférences sur l'Œuvre elle-même et sur la Pieuse Union des Coopérateurs Salésiens.

Mais nous nous hâtons d'ajouter, et c'est la vérité, que l'explication de ce développement de l'Œuvre au Mexique se trouve surtout dans l'extraordinaire et merveilleuse diffusion de la dévotion à Notre Dame Auxiliatrice, dont on voudrait que la statue, vénérée dans l'humble chapelle provisoire de l'Etablissement de Mexico, reçoive en cette année les solennels honneurs du Couronnement, avant même qu'elle ne soit placée dans le magnifique temple qui lui sera consacré et qui se termine en ce moment.

LIMA (Pérou). — Un télégramme, en date du 27 mars, nous apporte la nouvelle que le 4.e Congrès salésien s'est tenu en cette ville à l'occasion des fêtes centenaires de Saint Turribe et a obtenu les résultats les plus consolants. Remercions-en Notre Seigneur et Marie Auxiliatrice, et nos plus sincères félicitations aux dévoués Coopérateurs !



VARIÉTÉS

Comment ont été bâties nos églises.

Nous empruntons à la *Semaine catholique de Toulouse* ces pages intéressantes, signées d'un nom qui, en archéologie, fait autorité.

Au moment où la propriété de nos églises cathédrales et paroissiales est mise en question, il n'est pas indifférent de bien savoir par les soins de qui, et avec quels genres de ressources, elles ont été bâties. C'est l'examen auquel nous allons procéder; il est facile, tant les documents sont concordants et précis. Pour plus de clarté, nous le diviserons en trois périodes historiques ayant chacune leur physiologie distincte, mais auxquelles est commun un caractère déjà important. A toute époque, et dans un but de pure dévotion, les fidèles ont individuellement contribué à la construction des églises par des offrandes de natures diverses ou par un travail bénévole, et il y a eu toujours des monuments religieux pour lesquels il n'a pas été employé d'autres moyens d'exécution.

1° *De l'an 1000 au XII^e siècle.* — Le peu qui nous reste d'antérieur à l'an 1000 ne vaut pas qu'on s'y attarde; ce qu'on y trouverait d'ailleurs, c'est la main des seuls évêques d'abord, des évêques et des moines ensuite.

Les églises romanes doivent nous retenir davantage: soit intactes, soit remaniées, soit agrandies, elles forment les deux tiers, sinon plus, de notre patrimoine paroissial. Plusieurs d'entre elles ne sont devenues paroissiales qu'après la Révolution; elles sont d'origine monastique; ce sont donc les abbayes ou les prieurés qui en ont assumé l'édification, et cela sans lever des taxes nouvelles ou imposer un surcroît de corvées. Le cas d'un abbé de Vézelay qui, en 1106, provoqua une révolte des habitants pour avoir outrepassé ses droits en faveur de son église, dont il voulait presser l'achèvement, ce cas, bien que Saint-Ouen de Rouen en ait fourni un semblable pour l'ère gothique, doit être rangé parmi les incidents tout à fait exceptionnels. En règle générale, très générale, abbés et prieurs puisaient dans

leurs ressources normales et dans le concours spontané des fidèles, concours de premier ordre lorsque l'église monastique, chose fréquente, était également un lieu de pèlerinage. Les ouvriers de profession étaient consciencieusement payés suivant contrat verbal ou écrit, soit à la tâche (pour les tailleurs de pierre), soit à la journée.

Quant aux églises bâties expressément par des paroisses, la plupart, dont les pasteurs étaient à la nomination des monastères, restaient encore à la charge des Religieux; les autres, sous le patronage des évêques ou des seigneurs laïques, étaient de même élevées aux frais de ceux-ci; sans que jamais ou presque jamais l'aide des paroissiens ait été obtenue par des procédés vexatoires; nos églises, à cet égard, n'ont aucune parenté avec les châteaux féodaux.

Les allocations que les princes et les rois accordaient aux églises étaient prélevées sur leur cassette particulière; ils s'inspiraient d'un mobile essentiellement chrétien: « le remède de leur âme, » suivant l'expression consacrée. Cette remarque s'applique aussi aux trois derniers siècles du moyen âge.

A plus forte raison les moines apportaient-ils, dans ce qui était pour eux une obligation, un zèle sans bornes. Rien de plus soigné que la construction d'une église romane; les beaux matériaux (parfois amenés à grands frais et de très loin) et la sculpture n'y sont pas ménagés, et si l'exécution de quelques-unes est un peu barbare, au XI^e siècle, c'est parce que les artistes n'ayant point de génération de maîtres pour les former, en étaient à se faire eux-mêmes leur éducation. Ajoutons que les moines, fort souvent, pour mettre une église en harmonie avec les progrès de l'art monumental, et sans autre motif, la rebâtissaient de fond en comble, quoique neuve et solide. Il est des églises abbatiales (nous pourrions donner les noms et les dates) qui ont été reconstruites ainsi jusqu'à trois fois, sans nécessité matérielle, de l'an 1000 à l'an 1151 ou 1160. Avant les architectes laïques, les moines furent les vrais « logeurs du bon Dieu. »

2° *Du milieu du XII^e siècle à la Révolution.* — C'est ici que s'est donné libre carrière, avec Viollet-le-Duc pour pontife et ses nombreux disciples pour missionnaires, une érudition toute superficielle qui, passant crâ-

nement par dessus les témoignages de l'histoire et de l'art, prétendait qu'une participation laïque et un esprit étranger, si non hostile, à la pensée religieuse avaient prédominé dans la construction des premières églises gothiques, des cathédrales surtout. L'auteur de ces lignes, écœuré de voir ces théories absurdes gagner sans cesse du terrain, les attaqua de front, il y a vingt-cinq ans. Ses arguments, approuvés par Jules Quicherat (qui n'était pas un « clérical, » tant s'en faut), confirmés et vulgarisés par l'École des Chartes et par des archéologues de haute valeur, ont, grâce à de tels appuis, rétabli la vérité, toute la vérité; et la doctrine de Viollet-le-Duc et consorts est si bien démodée aujourd'hui qu'aucun écrivain soucieux de sa réputation n'oserait plus la mentionner autrement que pour la combattre. Elle est morte, ne discutons pas sur un cadavre.

Sans doute l'élément laïque et la vie civile ont pris, dès la seconde moitié du XII^e siècle, une grande extension, mais point aux dépens de l'esprit chrétien, point davantage, tout d'abord (jusque vers la fin du XIV^e siècle), aux dépens de la considération dévouée que continuaient de mériter les Ordres monastiques. Nous avons de ce dévouement envers les moines et de ce sentiment chrétien, parmi beaucoup de preuves, une qui est singulièrement significative: la municipalité de Reims, pendant presque toute la durée du XIII^e siècle, partagea des subventions annuelles entre l'œuvre de la Cathédrale et celle de l'église abbatiale Saint-Nicaise, qui s'élevaient simultanément.

Viollet-le-Duc a prétendu que, riches de documents écrits sur la construction des églises romanes, nous en sommes très pauvres touchant la construction des églises gothiques. Il faut renverser l'antithèse. Pour les églises gothiques, pour les cathédrales ou parties de cathédrales postérieures à 1150 environ, les textes de toutes sortes abondent, et nos archivistes départementaux en exhument chaque jour.

Que nous montrent ils? L'action du clergé: évêques, chanoines, abbés, prieurs, curés; leurs sacrifices personnels, leurs combinaisons diverses pour affecter à l'entreprise telle ou telle catégorie de revenus temporels: les quêtes, les offrandes désintéressées, les produits des indulgences, des dispenses, des concessions de sépultures. Ils nous montrent les travaux s'accéléralant ou se ralentissant suivant que s'échauffe

ou se refroidit le zèle du clergé, dont le zèle des diocésains ou des paroissiens n'est guère que la répercussion. Il y eut certes, en Flandre et en Normandie par exemple, des communes puissantes et généreuses où se manifesta une initiative laïque prononcée et où les citoyens, par des contributions individuelles et des allocations administratives, avec une arrière-pensée permise de vanité locale, voulurent se doter de somptueuses églises; mais la direction ecclésiastique et la piété des fidèles restaient au premier plan.

Une autre preuve que nos églises du moyen âge et de la Renaissance furent avant tout le résultat d'actes de foi chrétienne: lorsque vers le milieu de XVI^e siècle, la Réforme enleva au culte traditionnel le tiers ou le quart de la population française, soit en la gagnant à ses doctrines, soit en la jetant dans l'incrédulité ou l'indifférence, nos églises s'en ressentirent aussitôt; leur âge d'or ou d'argent fut bien fini, sauf dans la toujours catholique Bretagne; plus de luxe, plus d'ampleur, plus de patience dans l'exécution, plus ou fort peu d'inspiration religieuse. Les cathédrales et les grandes basiliques laissées incomplètes furent nettement arrêtées, et ce qui, en fait de beaux monuments, était précédemment la règle devint l'infime exception.

Il est à propos de rappeler un usage très général qui eut force de loi depuis une époque indéterminée du moyen âge, depuis le XIII^e siècle au moins, jusqu'à la Révolution. On peut remarquer, surtout dans les campagnes, des églises dont la nef est des plus modestes relativement au chœur, plus monumental et plus orné. La cause n'en est pas uniquement dans la plus grande dignité du chœur, mais aussi dans cette circonstance que la construction et l'entretien de celui-ci étaient à la charge du patron, c'est-à-dire de celui qui présentait ou nommait le pasteur de la paroisse, et le patron étant plus fortuné que les paroissiens et leur devant l'exemple, il était naturel que la moitié qui lui incombait fût la plus artistique. Si étroite était cette obligation que lorsque, après le XV^e siècle, des abbés commendataires, des évêques de cour ou des seigneurs peu dévots tentèrent de s'en affranchir, les populations obtinrent contre eux des sentences judiciaires.

3^o *Depuis la Révolution.* — Les siècles passés ont légué aux nôtres plus de restaurations ou

d'agrandissements à faire que de constructions neuves à élever ; celles-ci sont de beaucoup la minorité en France. Ce qui distingue surtout la période contemporaine, c'est la part plus considérable que l'État et les communes prennent, en tant que collectivités, aux travaux de nos églises. Quels sont, en réalité, le caractère et le valeur de cette part contributive ? Qu'on le veuille ou non, elle est, en somme, une restitution, une compensation. Sans parler de ce que la nation et les communes ont retiré des biens ecclésiastiques, sans parler des services qu'elles ont installés à peu de frais dans des bâtiments conventuels, elles ont aussi profité, et très largement, des églises enlevées au culte, en les convertissant, de même à peu de frais, en casernes (les Jacobins de Toulouse en ont su quelque chose), en musées, en mairies, en théâtres, en marchés. Elles ne font, par leurs subsides, que payer un peu de leur dette. Si l'on déduit ce que les gouvernements, depuis près d'un siècle, ont dépensé dans le but tout spécial de préserver ou de rétablir dans leurs formes anciennes, les églises présentant un intérêt archéologique, et même si l'on tient compte des secours attribués aux paroisses, peuvent-ils être mis en balance avec l'aide apportée par les Fabriques, le clergé, les fidèles ? Quiconque réfléchit et observe, sera très éloigné de le croire. Si cette participation des pouvoirs publics était si abondante et si efficace, verrait-on tant de constructions d'églises traîner misérablement, malgré le dévouement des pasteurs et la bonne volonté des fidèles, et n'aboutir parfois qu'à la suite de souscriptions, ouvertes et de sollicitations envoyées jusqu'aux coins les plus reculés de la France !

En résumé, nous catholiques, soit prêtres, soit religieux, soit laïques, et tous animés du même esprit chrétien, du même souci de disposer une digne demeure pour l'Eucharistie et un abri convenable pour ses adorateurs, nous sommes depuis quinze siècles, les bienfaiteurs de nos propres églises, l'aide étrangère que nous avons parfois reçue n'a jamais été, dans l'ensemble, assez importante pour affaiblir sensiblement l'honneur que nous nous attribuons de les avoir bâties nous mêmes, et le droit imprescriptible que nous avons d'en jouir et de les posséder.

ANTHYME SAINT-PAUL.

VIE DE MONSIEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Evêque titulaire de Tripoli

CHAPITRE XLVIII

Son ardente charité — Conférences à Mercedès — L'hypnotisme démasqué — Une conversion à Paysandú — Bénédiction à Las Piedras de la première pierre d'une nouvelle église — Une décision providentielle — Les effets d'un cyclone — Les pressentiments du cœur — En route vers San Paolo — Préparatifs à Rio de Janeiro d'une fête solennelle en l'honneur de Christophe Colomb — L'efficacité de sa parole — À Guaratinguetá — Un scandale réparé — Colère et menaces d'ennemis — Pardon et héroïsme chrétien — La vengeance ?

Les vœux des Salésiens et de leurs enfants de Villa Colon et de Montevideo étaient enfin et complètement réalisés. Tous avaient pu jouir de la présence si désirée de leur bon Père ; sa parole avait encore une fois retenti à leurs oreilles ; elle les avait de nouveau animés au travail, à la piété, à une vie en somme vraiment religieuse et chrétienne. Tous avaient été heureux de célébrer la fête de Marie Auxiliatrice, rendue plus solennelle par la présence du cher Prélat et d'un grand nombre d'amis et bienfaiteurs. Mais, d'autre part, d'autres fils bien aimés eux aussi réclamaient sa visite, et il sentait que son cœur ne pourrait être tranquille tant qu'ils n'auraient pas reçu satisfaction. Le voilà donc de nouveau en partance pour l'inspection des maisons de ses confrères salésiens et des Filles de Marie Auxiliatrice, qu'il n'avait pas vus depuis plus d'un an et où il était impatientement attendu.

Si nous suivons le *journal* tenu par son secrétaire D. Bernard Willaamil, nous trouvons au 26 mai Mgr. Lasagna à Mercedès où tout d'abord il encourage et stimule la ferveur des Filles de Marie Auxiliatrice, puis il s'en va prêcher aux Sœurs de Notre Seigneur dans le jardin des Oliviers, il donne des conférences aux Dames de la Société de S. Vincent de Paul, aux Enfants de Marie, aux Sœurs de S. Joseph et aux Ouvriers catholiques. Ce n'est pas tout, il travaille de toutes ses forces dans l'église paroissiale où dans une série d'admirables instructions, il se fait un devoir de prémunir l'excellente population contre l'hypnotisme. Il démontre par d'irrésistibles arguments que cette prétendue science est contraire à la loi divine, car personne ne peut abdiquer la dignité de l'homme

libre, ce à quoi aboutit l'hypnotisé dont la volonté est comme enchaînée à l'hypnotiseur. Il la démontre contraire aux 6^e et 7^e commandements, car la personne qui subit cette influence, peut, surtout s'il s'agit d'une femme, devenir un instrument d'immoralité ou de fraude ; enfin il la condamne, parce qu'on n'est jamais parvenu à déterminer les limites de l'hypnotisme et du spiritisme, où nous trouvons l'intervention diabolique. Il conclut ses remarquables instructions en établissant combien l'Eglise est sage et prudente en défendant l'usage de l'hypnotisme, alors que certain médecins s'obstinent à le regarder comme permis et inoffensif. Il était urgent que la ville de Mercedès entendit sur un tel sujet cette parole claire, savante, autorisée, car on n'y parlait partout que des merveilles qu'opérait un certain Comte de Dàs ; celui-ci s'était en effet acquis un grand renom en accomplissant de nombreuses expériences publiques. Voulant que sa prédication produise son effet, le prélat sollicita les secours des prières de toutes les communautés religieuses et des bons chrétiens de cette cité. Et de fait, Dieu bénit ses efforts, car peu de temps ne s'était pas écoulé que le nom et les doctrines du fameux hypnotiseur étaient oubliés.

Quelques jours se passent et nous retrouvons le vaillant apôtre au milieu des Salésiens de Paysandù, et il y reste pendant un peu plus d'une semaine, ne se lassant pas de prêcher, de confesser ou de donner la confirmation. Les habitants de la localité et des environs surent aussi profiter du zèle du bon Pasteur, et l'on constata à cette occasion le retour à Dieu de nombreuses âmes qui hélas ! s'en étaient depuis longtemps éloignées. Nous ne devons pas passer sous silence le fait de la conversion d'une jeune fille âgée de 21 ans, Catherine Sambers, qui brisant généreusement avec la secte protestante et toutes ses erreurs, rentra dans l'Eglise catholique. Mgr Lasagna voulut, lui-même, administrer sous condition le saint Baptême, et tandis que penché sur la néophyte, accomplissant les rites de la liturgie, et lui soufflant au visage, il ordonnait avec toute l'autorité que Dieu confère à ses ministres, au démon de céder la place à l'Esprit Saint : *Exi ab eo immunde spiritus et da locum Spiritui Sancto*, la jeune fille éprouva dans tout son être un frémissement mystérieux remarqué du prélat officiant et de tous ceux qui assistaient à la cérémonie. Comme il n'est que trop vrai combien il en coûte au démon d'abandonner une âme dont il s'est injustement rendu maître !

Mgr Lasagna est à peine de retour à Villa-Colon

qu'il entreprend une nouvelle œuvre fort difficile. Toutes les fois en effet qu'il visitait le noviciat des Filles de Marie Auxiliatrice à Las Piedras, et plus particulièrement lorsqu'il se célébrait une cérémonie religieuse ; il s'affligeait à la vue de la petitesse et de la pauvreté de la salle qui servait d'Oratoire. Il aurait voulu pouvoir construire une ample chapelle répondant aux besoins de la communauté et de tant de personnes du dehors qui venaient assister aux offices, mais toujours le manque d'argent l'arrêtait. Enfin, comprenant l'urgence de cette construction et sans autres fonds qu'une confiance illimitée en la divine Providence, il donna ordre de commencer les travaux, et le 9 juin, jour où l'on célébrait la fête de Marie Auxiliatrice il bénit la première pierre de la nouvelle église. Hélas ! il ne devait pas en voir l'achèvement.

Le 20 juin, il se rend à Montevideo pour y faire visite à l'évêque, Mgr. Soler, et au consul du Paraguay, S. Exc. M. Alonso Criado. Comme il s'était engagé à assister le lendemain à la fête du Sacré-Cœur dans l'institut qui porte ce nom, il ne retourna pas ce soir-là à Villa Colon, et ce fut providentiel pour lui, car il eut été exposé à un grand danger. C'est qu'en effet durant la nuit un cyclone d'une violence inouïe s'éleva sur le Collège Pie IX. Toute la couverture de la galerie d'entrée fut arrachée, la toiture d'un grand dortoir fut soulevée comme un fétu de paille et vint tomber sur la route où toutes les tuiles se brisèrent. De gros plâtras traversant le plafond de la chambre réservée à l'évêque s'aplatirent sur le lit, tandis que l'eau pénétrait avec une telle abondance qu'elle inonda tout l'appartement. Marie Auxiliatrice avait disposé que le vénéré prélat fut absent, et celui-ci lui en témoigna sa reconnaissance la plus filiale.

L'Esprit Saint nous enseigne que la voie des justes ressemble à celle du soleil qui se lève à l'orient et s'avançant peu à peu dans sa course, va toujours augmentant sa splendeur jusqu'à ce qu'il ait atteint sa complète plénitude en plein midi : *Justorum semita, quasi lux splendens processit et crescit usque ad perfectam diem* (1). Qui ne voit comment ces paroles s'appliquent parfaitement à notre Apôtre que nous pourrions appeler en toute vérité un astre resplendissant de l'Eglise ? Il se lance généreusement dans toutes les œuvres de l'apostolat, agrandissant chaque jour la sphère de son action, et quand par ses vertus, par sa di-

(1) Prov. IV, 18.

gnité épiscopale, il arrive au point culminant de sa carrière, il éclaire il réchauffe, il illumine tous les endroits qu'il évangélise. Il vient d'étendre sa bienfaisante influence sur les Etablissements Salésiens de l'Uruguay ; il faut maintenant qu'il en fasse autant dans la partie est du Brésil qu'il n'a pas visité depuis plus d'un an ; et il exécute son dessein dans le courant d'août 1895.

Dans la soirée du 15 même, après qu'il a officié pontificalement et prêché, il monte sur le vapeur *Destero* avec dix personnes, tant confrères que Filles de Marie Auxiliatrice. C'était une partie du personnel qu'il avait destiné à l'Ecole d'Agriculture de Cachoeira do Campo et aux écoles de filles d'Ouro Preto et de Ponte Novo dans l'Etat de Minas Geraes. Au départ de l'évêque de Villa-Colon, on aurait pu voir sur son visage une expression qui ne lui était pas habituelle d'une profonde tristesse. L'étonnement de tous fut grand lorsqu'il voulut rédiger son testament et faire certaines recommandations. En ces circonstances il témoigna, s'il était possible, une plus tendre affection envers ses confrères et ses enfants, et il disait à ceux qui paraissaient surpris de cette manière d'agir : « On ne sait jamais ce qui peut survenir au cours de voyages aussi longs !... » Et cependant il en avait déjà effectué bien d'autres, plus longs et qui semblaient plus pénibles, et il n'avait jamais manifesté la moindre crainte, le plus petit pressentiment, comme il le faisait à ce moment. C'est que Dieu inspire toujours les siens !

Le trajet fut fort lent et assez ennuyeux : le *Destero* s'arrêtait à tous les ports qu'il rencontrait sur sa route pour débarquer des marchandises et en charger d'autres. Le bon évêque sut profiter de ces haltes pour descendre à Rio Grande, à Destero, à San Francisco, où sa visite fut une cause de joie, de consolation et de profit spirituel pour de nombreuses communautés religieuses qu'il connaissait déjà, ainsi que pour beaucoup de Coopérateurs salésiens, ses amis. Ce n'est que le 25 août que le vapeur entra dans le port de Santos, et le lendemain nos chers missionnaires étaient accueillis avec enthousiasme à l'Institut du Sacré Cœur de Jésus à San Paolo qui devint pour ainsi dire le quartier général de Monseigneur. De là en effet il pouvait se rendre tantôt à Lorena, tantôt à Rio Janeiro, tantôt à Guaratinguetà, c'est à dire là où l'appelait le bien des âmes. Nous devons renoncer à le suivre dans ces diverses et fructueuses missions désireux que nous sommes de signaler des faits de très grande importance.

C'est à son initiative que Rio Janeiro dut d'organiser une grande fête nationale en l'honneur de Christophe Colomb, à l'occasion de l'anniversaire de la découverte du Brésil. Dans sa parfaite connaissance du caractère de ces jeunes nations, non seulement il était profondément convaincu qu'il fallait respecter leur ardent et légitime amour pour le pays natal, mais il était d'avis que le missionnaire devait se servir, avec beaucoup de prudence, de ce même amour patriotique, toute les fois que l'occasion s'en présentait, pour exciter les citoyens à travailler davantage de l'esprit comme des bras, à honorer la patrie par une vie sans tache au moyen de la religion et des vertus chrétiennes, unique source de la vraie grandeur individuelle et nationale. Il lui parut donc à propos d'établir une fête solennelle religieuse et civile, qui serait célébrée à Rio Janeiro, comme hommage à Christophe Colomb et pour remercier le Seigneur d'avoir inspiré au hardi Génois le courage de sacrifier sa vie dans le seul but d'arracher à l'erreur, à la barbarie et à l'abrutissement les peuples américains en faisant resplendir à leurs yeux la lumière de l'Evangile et de la civilisation.

Aidés par d'énergiques Coopérateurs Salésiens qui entrèrent parfaitement dans ses idées et qu'il enflamma jusqu'à l'enthousiasme il réunit une Commission chargée de préparer ces solennités. Les membres de cette Commission se mirent immédiatement à recueillir des souscriptions destinées à couvrir les frais des décorations, des illuminations, des diverses cérémonies, de la musique, etc. Mgr. Lasagna obtint que la splendide église de S. François de Paule fut mise à la disposition du comité des fêtes ; il pria Mgr Amarin d'officier pontificalement, et bien qu'il ne possédât pas encore parfaitement la langue portugaise, il se réserva le discours. Ses vaillants efforts et ceux de la commission furent couronnés du plus vif succès. La fête fixée au 12 octobre fut vraiment splendide, au dire du journal *l'Apostolo* dont nous publions le compte-rendu enthousiaste paru dans son numéro du lendemain : « Ni Rio Janeiro, ni le Brésil, ni l'Amérique n'ont jamais, au grand jamais, vu de fête comparable à celle qui s'est célébrée le 12 octobre. Le grand événement de la découverte du nouveau continent n'eut jamais de commémoration plus splendide et plus féconde que celle à laquelle il nous a été donné d'assister en ce jour dans les rues comme sur les places, dans les maisons particulières comme dans les édifices publics, mais surtout dans l'église Saint François de Paule, où jamais peut-

être l'Esprit Saint n'a touché aussi profondément les cœurs non seulement des fidèles mais des indifférents, qui s'y trouvaient en grand nombre pour y entendre la voix inspirée, convaincue, enflammée d'amour de Mgr Lasagna. L'éminent évêque a fait entendre à l'immense assemblée des accents d'une éloquence sacrée, peut-être d'un genre nouveau, mais certainement irrésistible. Quelle magnifique conférence ! »

Notre bon évêque, pour résumer son discours en quelques mots, avait présenté à ses auditeurs Christophe Colomb comme le premier missionnaire du continent américain et il avait établi qu'il était du devoir de tout fidèle chrétien de se faire le continuateur de l'Œuvre de Colomb en mettant les hordes sauvages à même de profiter de ses richesses morales et intellectuelles soit par une part active dans leur évangélisation soit au moins par l'aumône. Il concluait en montrant les Salésiens prêts à suivre les traces des Franciscains, des Dominicains et des Jésuites pour se consacrer au service des Indiens et en former autant de frères en Jésus-Christ. Il racontait à grands traits son voyage au Matto-Grosso et les tristes horreurs dont il avait eu le spectacle!...

Aussitôt après Mgr Lasagna visita également l'important Etablissement des Filles de Marie Auxiliatrice, situé à Guaratinguetà. Il fut grandement consolé en constatant les bonnes dispositions des jeunes élèves, mais il ne put que s'attrister en apprenant et en voyant l'état malheureux dans lequel se trouve cette vaste paroisse. Hélas ! le prêtre qui était chargé du soin des âmes, et dont la conduite était indigne d'un ministre du Seigneur, avait été l'occasion d'un horrible scandale. Les mauvais s'en réjouissaient, poussant de plus en plus dans cette voie le malheureux apostat ; les indifférents restaient défiants et toujours plus indécis s'ils devaient ou non croire aux enseignements des prêtres ; tous les bons en éprouvaient une profonde douleur. Cette paroisse aurait eu besoin d'être fortement secouée, d'entendre une parole chaude et pleine de doctrine qui aurait déchiré les voiles de l'erreur et aurait reconduit les âmes pénitentes et dévotes aux pieds du Pasteur des Pasteurs, dans les bras de Jésus. Notre vénéré évêque, après avoir mûrement réfléchi, se décida, malgré ses nombreuses occupations, à prêcher lui-même une Mission avec le concours de D. Dominique Albanello qui lui semblait l'homme capable de l'aider dans cette affaire de si haute importance. Dans la soirée du 24 octobre, les Missionnaires

faisaient leur entrée solennelle dans l'église paroissiale où toute la population déjà réunie se disposait à les écouter avec la plus grande bienveillance. Quant à eux ils n'épargnèrent ni leurs fatigues ni les sacrifices et le Seigneur fit germer en abondance la semence jetée en terre. En quelques jours cette populeuse bourgade était entièrement renouvelée et le scandale de l'apostat était amplement réparé par le zèle, l'ardeur et la science de nos bons missionnaires. Il ne faut pas toutefois croire que l'enfer se tint pour battu et ne cherchât pas à empêcher la réconciliation de tant d'âmes avec leur Dieu. Non seulement les amis de l'apostat ne se laissèrent pas intimider, mais comprenant que le bien opéré par les missionnaires était la condamnation de leur perversité, ils employèrent tous les moyens pour l'empêcher. Ils essayèrent de troubler les cérémonies et plus spécialement les prédications, et de telle manière, que la force publique dut intervenir pour maintenir l'ordre et protéger la vie des prédicateurs pendant que ceux-ci exerçaient leur saint ministère. Ils ne leur épargnèrent ni insultes, ni menaces qu'ils proféraient dans leurs lettres, leurs conversations et leurs journaux. La fureur de ces forcenés ne connut plus de bornes lorsqu'ils constatèrent que loin de s'arrêter, les missionnaires continuaient leur vaillant apostolat. Toutefois le dernier jour Monseigneur Lasagna conseillant à D. Albanello de se retirer, resta seul pour achever l'œuvre et clore la mission, résigné et même s'il le fallait, heureux de mourir victime des ennemis de Jésus-Christ. Le 4 novembre, l'église paroissiale de Guaratinguetà voyait le doux et consolant spectacle d'une Communion presque générale à laquelle prirent part, sans aucun respect humain, une foule d'hommes qui depuis des années et des années s'étaient tenus éloignés de toute pratique religieuse. En cette belle circonstance, le vénéré évêque monta en chaire pour remercier d'une voix très émue l'auditoire compact des grandes consolations qu'il avait éprouvées pendant la mission, et lui recommander la persévérance, l'engageant à beaucoup prier même et surtout pour ceux qui auraient voulu rendre inutiles les grâces du Seigneur et qui avaient troublé la paix du pays. Dans des accents admirables de charité et de dévouement il supplia ses ennemis de retourner contre lui seul leurs armes et de ne plus faire de mal aux âmes. A l'issue de cette solennelle et touchante cérémonie de clôture, on distribua à tous les assistants un souvenir de la Mission, consistant en un élégant feuillet qui contenait au verso une

photographie de Mgr Lasagna et sur le recto de précieux avis. Et ainsi il pouvait leur sembler que le zélé évêque continuait, même après son départ, à les bénir et à les exhorter à demeurer fidèles à ses enseignements et à marcher toujours dans le droit sentier, Comme l'ennemi de tout bien dut être furieux en se voyant ainsi arracher des âmes qu'il croyait lui appartenir ! Ne fallait-il pas qu'il s'en vengeât ? Hélas ! la vengeance devait être digne de lui !

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

France.



AGEN : M. l'abbé Sabathié, vicaire à Notre Dame, *Agen*.

BORDEAUX : M. l'abbé C. Pinsan, curé *Le Teich*.

REIMS : Le R. P. Placide-Marie Harmel franciscain, *Val des Bois*.



ORLÉANS : Rde Mère Jeanne Françoise Poumier Bouron, Religieuse de la Visitation, *Orléans*.



BLOIS : M. d'Alençon, *Marolles*.

— Mme Dubost, *Auteuil-Auzy*.

CAMBRAI : Mlle Debuysen, *Hazebrouck*.

— M. Paquet, *Lille*.

— Mme Auguste Bigo, née Vanderhagem, *Lille*.

— Mlle Bisez, *Orchies*.

CHAMBÉRY : Mlle Pétronille Sabatier, *Chambéry*.

CLERMONT-FERRAND : Mme veuve Barthélémy, *Clermont-Ferrand*.

DIGNE : Mlle Anaïs Auguier, *Sainte-Tulle*.

DIJON : M. Chassagne-Confuron, *Dijon*.

— Mlle Claudine Poupon, *Dijon*.

GRENOBLE : Mlle Nancy Impassat, *Sassenage*.

LYON : Mme veuve Chatain, *Saint-Etienne*.

— M. Bourdin-Brottet, *Vernaison*.

— M. Chevrolat, *Beaujeu*.

MARSEILLE : M. Xavier de Barbarin, *Marseille*.

— M. Alexandre Livon, *Marseille*.

— Mme Aboud, *Marseille*.

— Mme G. Rousset, *Marseille*.

— Mme Chaix-Bryan, *Marseille*.

— M. Joseph Rousset, *Marseille*.

MEAUX : M. le vicomte François de Reviers de Mauny, *Fontainebleau*.

— M. Auguste Philippe, *Fontainebleau*.

MONTPELLIER : Mme Dupré, *Montpellier*.

— M. Fajon, *Montpellier*.

— Mme Nevet, *Montpellier*.

— Mme Louis Roussel, *Montpellier*.

— Mme la Comtesse de Kergorlay, *Montpellier*.

— M. Labroquère, *Montpellier*.

— M. Paul Galibert, *Montpellier*.

— Mme Blaye, *Montpellier*.

— Mme veuve Morel, *Pézenas*.

— Mlle Séraphine Martin, *Nice*.

— M. André Ferran, *Nice*.

— Mme Hugues, *Cannes*.

ORLÉANS : Mme la Marquise Berthe de Buchepot, *Orléans*.

PARIS : Mme veuve Crépy, *Paris*.

PERIGUEUX : M. Nadal, *Bergerac*.

QUIMPER : Mme veuve Queinnec, *Landivisiau*.

RODEZ : Mlle Eugénie Maury, *Millau*.

TOULOUSE : Mme veuve de Latour, *Calmont*.

— M. Debeuf, *Nenignan*.

TOURS : Mme la Marquise d'Oyron, *Paulmy-Ligneuil*.

— M. de Boisjolly, *Fondettes*.

VALENCE : Mme la Comtesse de Boisverd, née Jole, *Loriol*.

— Mme veuve Henri Blachier, née Jacquemet — Bonnefond, *Saint-Uze*.

Autres pays.



ALSACE : T. C. Frère M, Hilaire, *Matzenheim*.

AUTRICHE : Rd. Dom A. Kunc, *Csornd*.

— Rd. Dom Theodoric Joseph Bausz, O. S. B.

ALSACE : M. François Joseph Loyson, *Strasbourg*.

— M. Eugène Cuny, *Morhange*.

BELGIQUE : Mme Victor Hamal-Dumont, *Liège*.

— Mme veuve Tielen, Corstiens, *Exel*.

— Mme veuve Spaas-Nuyens, *Hamont*.

— Mme veuve Christaen-Vanderyst, *Tongres*.

— M. Jules-Chrétien Helbig, *Robermont*.

— Mlle Henriette-Camille Hugot, *Malines*.

— Mme Edouard Schollaert, née Vercannen, *Anvers*.

— M. Antoine Cantillion, *Courtrai*.

— Mme veuve E. Corman, *Namur*.

— Mme Hubert Brouet, *Verviers*.

ITALIE : Mme Marguerite Rolland, *Gignod*.

R. I. P.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.

Gérant : JOSEPH GAMBINO - Turin, Imp. Salés. (B. S.)

Rue Cottolengo, 32.